UN PEUPLE VOLUBILE :

LES T'SKRANGS.

LA FAÇON DONT CE DOCUMENT EST PARVENU À LA GRANDE BIBLIOTHÈQUE DE THROAL RESTE UN MYSTÈRE, DANS LA MESURE OÙ SON AUTEUR INDIQUE QU'IL A ÉTÉ RÉDIGÉ SOUS LE RÈGNE DU SUPRA-GOUVERNEUR THÉRAN KYPROS. GRÂCE À CERTAINES RÉFÉRENCES, IL EST POSSIBLE DE DÉDUIRE QUE L'AUTEUR ÉTAIT UN TROUBADOUR CAPTIF DES THÉRANS, MAIS PAS DANS QUELLES CIRCONSTANCES, NI MÊME S'IL EST UN JOUR PARVENU À RENTRER CHEZ LUI. IL SE PEUT QUE JAMAIS NOUS NE PARVENIONS À CONNAÎTRE LA MANIÈRE DONT CE MANUSCRIT A REJOINT NOS ARCHIVES, MAIS SON PARCOURS RESTE ANECDOTIQUE COMPARÉ À LA RICHESSE DE SON CONTENU. L'AUTEUR A RÉDIGÉ SON PARCHEMIN EN 1044, D'APRÈS LE CALENDRIER THÉRAN. CETTE DATE CORRESPONDRAIT À 1487 D'APRÈS NOTRE PROPRE CALENDRIER THROALIQUE, CE QUI SIGNIFIE QU'IL AURAIT 19 ANS.

HUMBLEMENT PROPOSÉ POUR L'INSTRUCTION DU LECTEUR PAR THOM EDRULL,
ARCHIVISTE ET SCRIBE DE LA SALLE DES FICHES, 1506.

Au commencement, l'Esprit de la Mère s'enchâssa dans le néant qui préexistait au début des temps. Un jour, elle sentit la vie naître en elle, alors elle pondit quatre œufs, et les laissa délicatement reposer dans le néant. Lorsque le premier œuf éclot, elle l'appela Shivoam, la Mère Nourricière, le Fleuve Serpent. Puis vint le tour du deuxième œuf, qu'elle nomma T'schlome, la Source de Lumière, le Soleil. Le troisième œuf, une fois éclot, donna vie à Shivos, le Père Créateur, la Terre. Enfin, le quatrième et dernier œuf vit naître Syrtis, l'Oeil de la Nuit, la Lune. Alors l'Esprit de la Mère berça ses enfants, elle les étreint en formant de ses bras un cercle qui n'avait ni commencement ni fin. Ce cercle, nous l'appelons Houros, le Ver qui se mord la queue.

Puis Syrtis observa les cieux et y perçut la beauté de sa sœur, le Soleil. Il fut alors saisi du désir qu'éprouve un homme pour une femme, et des ailes lui poussèrent pour rejoindre T'schlome. Lorsqu'il réussit à la rejoindre, les cieux crachèrent du feu comme T'schlome résistait à son étreinte. Des traits de flammes se mirent à pleuvoir sur la Terre, et de cette collision naquirent les Frères de Feu, la race des Dragons.

Une fois encore, Syrtis s'empara de sa sœur, et une fois encore elle résista. Les cieux furent secoués par la naissance d'une gigantesque tempête, et des nuages jaillirent les Sœurs du Ciel, les Sylphelins. Aujourd'hui, il t'est toujours possible de les apercevoir en scrutant les cieux, et chacun de leurs accouplements déchaînés fait naître une nouvelle étoile.

Shivos reposait auprès de Shivoam, et leur première union engendra quelques œufs. Et le monde fut envahi de tristesse, car les coquilles ne se brisèrent pas, et la nouvelle génération ne vit pas le jour. D'une seconde union fut engendrée une seconde couvée, mais une fois encore, il n'y eut pas d'éclosion. Et le Fleuve

observa sa sœur, le Soleil, et la multitude d'enfants de Syrtis et T'schlome. Alors, elle se mit à chanter tout en versant des larmes. Au son de son chant, les œufs se mirent à trembler, et au contact de ses larmes, se coquilles se fendillèrent. Alors, les enfants de la première couvée prirent le nom de Filles du Fleuve, les T'skrangs. Les enfants de la seconde couvée devinrent les Fils de la Terre, les Obsidiens. A chaque nouvel accouplement de la Terre et de l'Eau, une nouvelle montagne vit le jour, une nouvelle rivière se mit à couler. Ainsi furent les générations des Quatre Géniteurs.

DE LA NATURE DES T'SKRANGS.

Mon nom est T'chal Siandra K'vechnalonika V'strimon, et pendant 16 ans, j'ai été le tisserand officiel de la famille Yearsong, de la Grande Maison V'strimon. Sur ordre de mon nouveau maître, le Supra-Gouverneur Kypros du Quai des Nuages, je vais entreprendre de raconter tout ce que je sais de mon peuple, les T'skrangs. Bien que je ne dispose que de peu de place, je vais m'efforcer de rendre mon histoire aussi brève et concise que possible, en gardant à l'esprit les sujets qui pourraient intéresser davantage le lecteur théran.

PEU DE PLACE ? CE MANUSCRIT S'ÉTALE SUR PLUSIEURS DIZAINES DE PAGES ! SI CE T'SKRANG CROYAIT QUE LA PLACE QUI LUI ÉTAIT ALLOUÉE ÉTAIT INADÉQUATE, J'AI DU MAL À ME REPRÉSENTER LA TAILLE DU DOCUMENT QUE SA LOQUACITÉ T'SKRANG AURAIT ESTIMÉE « SUFFISANT »…

JERRIV FORRIM

Si vous leur demandez de décrire l'apparence physique de mon peuple, la plupart des membres des autres races vous répondront que les T'skrangs sont les hommes-lézards de Barsaive. Pourtant, à moins de vouloir nous faire volontairement injure, il est préférable de ne pas comparer notre race à des créatures telles que le lézard ou le serpent. Du moins, pas en notre présence. Les T'skrangs sont un peuple de Donneurs-de-Noms, et méritent d'être traités comme tels. De même que pour les autres races, nous nous distinguons des autres par certaines caractéristiques physiques qui nous sont propres. Un T'skrang d'une taille moyenne ne mesure pas plus d'1 m 80, ce qui est comparable à un humain. C'est notre queue qui nous différencie d'eux : rajoutez à notre taille près de 2 mètres, et une bonne vingtaine de kilos à notre masse. Les T'skrangs sont glabres, et leur peau ressemble à un cuir assez souple, le plus souvent tacheté ou rayé, d'une couleur variant du vert au bleu en passant par le rouge bruni.

Parmi les autres races de Donneurs-de-Noms, seuls les Trolls affichent une telle variété de couleurs de peau. Certains individus de ma race arborent également de spectaculaires crêtes de cartilage qui courent de la base de la nuque jusqu'au sommet du crane. D'autres ont la queue hérissée de piquants ou des plaques le long de leur colonne vertébrale, d'autres encore un bec aplati comme celui d'un canard. Certains, beaucoup plus rares, sont nés pourvus d'une fine membrane de cuir qui relie leurs poignets à leurs hanches, ce qui peut leur permettre de planer. Les T'skrangs atteignent leur maturité physique vers 10 ans, et vivent rarement au delà de 80 ans.

Nous autres T'skrangs, sommes des êtres passionnés, en perpétuel mouvement. De fait, en ce qui concerne la grâce de nos mouvements, la légèreté de notre pas, et notre sens inné de l'équilibre, on nous compare souvent aux Elfes. Mais notre plus grand plaisir, contrairement aux Elfes, n'est pas la danse. Non, si les T'skrangs ont un passe-temps favori, c'est bien l'écoute des péripéties d'une histoire, et les plaisirs d'une conversation animée. Comme les Nains aiment à le rappeler, « tout T'skrang naît troubadour, et quelque part un peu fantaisiste. » Peu importe que les Nains aient eu ou pas l'intention de nous insulter, nous avons toujours considéré leurs paroles comme des louanges. Il existe chez nous une tradition séculaire au nom de laquelle il nous arrive de raconter des histoires abracadabrantes ; et plus la fable est extravagante, plus le conteur s'en voit glorifié.

Les T'skrangs naviguent sur les eaux du Fleuve Serpent à bord de merveilleuses embarcations, en faisant du commerce le long de ses rives. Ils retournent ensuite à leurs villages sous-marins avec les denrées qui leur sont utiles, ainsi que de substantiels bénéfices honnêtement gagnés.

Des générations de marchands spécialisés à la recherche de bonnes affaires ont rendu mon peuple tolérant et amical, et nous autres T'skrangs ne supportons pas que les autres Donneurs-de-Noms de Barsaive soient rabaissés à cause de facteurs raciaux. La plupart des Nains, et plus particulièrement ceux de Throal, semblent incapables de dissimuler leur méfiance instinctive à l'égard des miens. Mais peut-être n'est-ce là qu'une saine suspicion à l'encontre d'un concurrent économique, car leur attitude ne semble pas receler de rancœur. Les T'skrangs, quant à eux, commercent librement avec toute personne s'exprimant dans un langage qu'ils peuvent comprendre.

La plupart des T'skrangs vivent sur les berges ou à proximité du Fleuve Serpent ou de l'un de ses affluents. Bien que Shivoam, la grande déesse tutélaire du Fleuve Serpent, nous ait dotés de branchies, nous ne pouvons respirer sous l'eau qu'une dizaine de minutes. Nous préférons nager aux abords de la surface, en nous servant de notre puissante queue pour nous déplacer aussi rapidement que sur terre. L'eau revêt une telle importance pour notre race que le bain est quasiment devenu un rituel. Vous pouvez être sûr qu'un T'skrang qui n'a pas son bain quotidien est un T'skrang de mauvaise humeur !

On m'a un jour demandé quels étaient les deux mots de notre propre langage qui caractérisaient le plus notre race. J'ai choisi *niall*, le mot qui signifie famille, et *jik'harra*, que l'on traduit souvent par intrépidité ou témérité. Ces deux concepts englobent véritablement le paradoxe de naître T'skrang : en règle générale, un T'skrang reste tout au long de sa vie déchiré entre le désir de vivre au village entouré de sa famille et celui de naviguer sur le fleuve, essayant chaque jour de découvrir la vérité de *jik'harra*. Troublés par ces contradictions, les T'skrangs sont en général aussi tendus que la corde d'un chitarra bien accordé. Et si vous entendiez la musique qu'une telle corde peut produire ! Voilà où réside la beauté de la vie pour un T'skrang !

DES T'SKRANGS DU FLEUVE SERPENT

Bien que l'on trouve des T'skrangs à travers tout Barsaive, la plupart vivent aux alentours du Fleuve Serpent. Dans la mesure où ce groupe représente le centre de notre culture, la plupart des éléments que je m'apprête à décrire sont principalement axés sur les habitants du Serpent.

DE L'IMPORTANCE DU *NIALL*

Tout T'skrang ressent une grande fierté pour l'héritage et la lignée de son *niall*, c'est-à-dire sa fondation. Le *niall* est une vaste famille communautaire de 30 à 60 individus, enfants et anciens compris, vivant tous sous un même toit. C'est la mère qui assure le lignage. Lorsqu'une femme prend un mari, l'homme quitte la demeure familiale pour rejoindre le *niall* de sa compagne.

Avant de continuer, je dois vous dire que le *niall* ne constitue pas un village entier. La plupart des villages sont constitués de 3 à 8 de ces communautés. Si le village possède une embarcation, on appelle alors le groupe qui le constitue un *t'slahyin*, c'est-à-dire un équipage. Parfois, plusieurs *t'slahyin* se regroupent pour former une *aropagoi*, un Foyer. Car la voie des T'skrangs passe par le rassemblement en groupes d'une importance croissante.

On confie le gouvernement de chaque *niall* au Conseil des Six. Ce groupe de six femmes est dirigé par la plus âgée d'entre elles, à qui l'on donne le titre de *lahala*, ou Honorée Matriarche. Traditionnellement, les hommes n'ont pas le droit de siéger au Conseil, mais en pratique, il est courant de voir certaines femmes solliciter les conseils de leur compagnon ou de leur frère avant un rassemblement.

Les T'skrangs observent une politique communautaire : la nourriture, les vêtements, la richesse, et même les corvées sont également répartis entre les membres du *niall*. Je suppose que tout cela peut sembler raisonnable pour les Hommes, qui habitent rarement à plus de dix sous le même toit, mais je

vous assure qu'il arrive que même un T'skrang n'ait pas envie de partager avec 50 de ses pairs !

Chaque semaine, le Conseil des Six dresse une liste et la place à proximité de la salle commune des repas. Cette liste décrit les tâches nécessaires au bon fonctionnement de la fondation, et assigne chaque tâche à un groupe de deux membres. Le Conseil, devrais-je préciser, s'assure que chaque membre de la fondation accomplit sa part de travaux dits pénibles, tels que fertiliser les récoltes, draguer les latrines, ou faire la vaisselle. Le Conseil confie souvent un tour supplémentaire de ces tâches ingrates en guise de punition aux membres qui se sont rendus responsables d'insultes mineures ou qui perturbent délibérément la structure de la fondation. Nombre d'équipages insistent sur le fait que le Conseil confie trop souvent les corvées aux membres d'équipages qui rentrent au *niall*, mais les femmes du Conseil se contentent de sourire, en répondant que la vie sur le fleuve les rend aussi insupportables que des bébés à peine sortis de l'œuf. Tout du moins, les choses en ont toujours été ainsi dans mon *niall*.

DE L'HONNEUR DE PORTER LE TITRE DE LAHALA

Afin de rendre honneur à la doyenne de la fondation, nous lui donnons le titre de lahala, ou Honorée Matriarche. Le pouvoir de la lahala sur le *liall* est considérable. En tant que dirigeante du Conseil des Six, elle arbitre les querelles familiales (et, à dire vrai, une famille de 40 personnes vivant sous le même toit nécessite le jugement d'une femme emplie de sagesse !). La lahala représente également le *niall* au Conseil du Village, aussi appelé Conseil des Lahalas ; de plus, elle intervient également lorsque des étrangers se présentent. Enfin, elle dirige les rituels essentiels de la vie chez les T'skrangs : la naissance, le baptême, le mariage, et la mort. Lorsque le temps est venu pour la lahala en place de descendre le fleuve jusqu'à la mer, la plus vieille femme après elle prend le titre d'Honorée Matriarche au cours d'un rituel complexe mêlant tissage et magie du sang. Ce rituel permet à la nouvelle lahala d'avoir accès à la somme de toutes les mémoires de ses prédécesseurs, jusqu'à la toute première lahala du *niall*. En devenant lahala, la vieille T'skrang abandonne son nom, et rompt tous les liens et filaments magiques qui y sont rattachés. Elle adopte alors le nom de son *niall*. Nous appelons ce rituel le *k'soto ensherenk*, le Passage.

Seule une femme est digne de porter le titre de lahala. Bien qu'il leur faille sacrifier leur nature profonde, les Honorées Matriarches semblent retirer de leurs responsabilités une certaine sérénité. Cette sorte de paix intérieure leur permet de franchir le pas plus facilement, et leur apprend à distiller leur autorité avec sagesse. Les quelques rares lahala à faire des commentaires à propos du *k'soto ensherenk* décrivent la somme de ces mémoires de la race t'skrang comme une immense bibliothèque de sagesse dans laquelle puiser en cas de besoin.

A cause de l'utilisation de la magie du sang dans le rituel de Passage, il existe un risque de voir une lahala corrompue par une Horreur contaminer celle qui lui succède, mais une telle abomination ne se produit que très rarement. Le rituel permet également de prolonger la vie de la lahala d'une période d'environ trente ans. Certaines autres races peuvent bien se moquer des histoires selon lesquelles certains T'skrangs auraient atteint l'age vénérable de plus d'un siècle. L'existence des lahala sont la preuve vivante que ces histoires renferment une part de vérité.

DU MIRACLE DE LA NAISSANCE

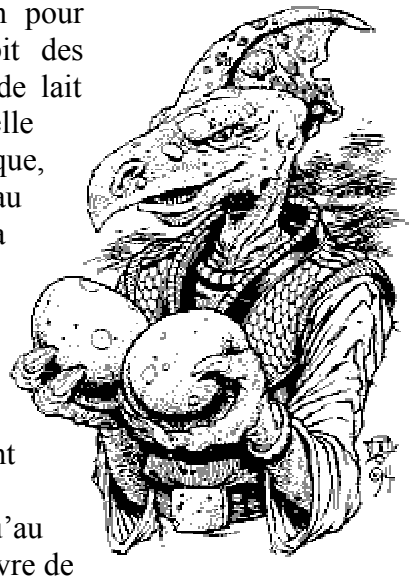
Il n'existe qu'un nombre très limité de T'skrangs qui puissent vous dire qui est leur mère, et ceci pour une raison simple : le mot *niall* signifie fondation, avec globalement le même sens que ces premières pierres qui forment le soubassement d'une maison. Mais il signifie également coquille, car les T'skrangs sont ovipares, contrairement à l'immense majorité des races de Barsaive.

Un œuf de T'skrang avoisine la taille d'une grande main, et sa circonférence est de deux fois cette longueur. Parfois unie, parfois tachetée, la couleur de l'œuf varie selon un ensemble de tons pastel. Les femmes pensent que la couleur de la coquille indique le destin de l'être qu'elle renferme, mais il m'est arrivé d'entendre certains érudits dire que cette couleur ne provenait que du régime alimentaire de la mère. Les femmes pondent jusqu'à dix œufs en une fois, mais il est rare qu'elles le fassent plus de

trois fois par an.

Le cœur de toute fondation s'appelle le couvoir, un local où l'on conserve les œufs à l'humidité et à la chaleur jusqu'à ce qu'ils arrivent à terme. Lorsqu'une T'skrang pond ses œufs, elle les porte aussi rapidement que possible au couvoir de sa fondation. Si une femme est en voyage au moment où elle pond, elle les enroule dans des vêtements et les protège en les déposant dans un panier en osier qu'on appelle *creshenkta*. Plus les oeufs arrivent rapidement au couvoir, plus ils ont de chances d'être viables.

Le couvoir d'une fondation est strictement réservé aux femmes. De fait, très peu d'hommes ont jamais su ce qui s'y passait. Bien sûr, ils inventent toutes sortes d'histoires invraisemblables sur ce que font véritablement les femmes une fois à l'intérieur... La seule chose dont ils soient certains, c'est qu'un œuf arrive à maturité dans un délai de 8 à 10 mois. Lorsqu'un cycle de couvoir est sur le point d'arriver à terme, les femmes confient la garde des œufs à l'un de leurs compagnons faisant partie de la fondation. Dans la plupart des *nialls*, les hommes se lancent dans des rivalités bon-enfant pour avoir l'honneur de devenir celui qu'on appelle le nourricier, pendant que les femmes essaient de nommer le responsable aussi équitablement que possible. Dans la mesure où s'occuper des œufs est autant un honneur qu'une responsabilité, les fondations ne manquent jamais de volontaires.



Le nourricier alimente la couvée avec le lait dont ils ont besoin pour survivre. Six à huit jours avant l'éclosion, le corps du T'skrang subit des modifications physiologiques qui lui permettent de produire une quantité de lait suffisante pour nourrir régulièrement la couvée. Ce changement, qu'on appelle *t'chai kondos*, c'est-à-dire lien affectif, est de nature psychologique, émotionnelle, et magique. On nourrit ainsi les enfants pendant trois mois, au cours desquels le nourricier est soigneusement attentif aux besoins et à la croissance des enfants. A la fin de la première année, tout membre de la fondation commence à s'impliquer dans l'éducation des enfants, mais le nourricier conserve une relation étroite avec ceux qu'il a mis au monde jusqu'à la deuxième cérémonie de baptême. Les jeunes appellent cette personne leur *chaida*, et le souvenir d'un nourricier pourrait parfois tirer des larmes même au plus endurci des pirates du fleuve. La relation entre un enfant et son *chaida* est très proche de l'amour d'un enfant humain pour sa mère.

Lorsqu'une jeune femme atteint l'âge adulte, on la conduit jusqu'au couvoir, et on lui montre ce qu'il advient de la plupart des œufs. On les recouvre de limon fertile dragué au fond du fleuve, et on les imprègne de magie, puis on les place dans de grands chaudrons où chauffe de la vase. Ils y demeurent pour une période pouvant aller jusqu'à un an et un jour. Après 7 mois, les femmes qui s'occupent du couvoir commencent à vérifier les œufs pour y déceler un signe de vie en plaçant une vive source de lumière derrière chaque œuf. Si l'œuf contient un embryon, sa forme se dessine sur la coquille. On surveille avec attention les œufs fertiles, afin de calculer précisément l'intervention du nourricier. On surveille périodiquement les œufs qui ne montrent aucun signe de vie, afin de voir s'ils ne sont pas tout simplement tardifs. Après un an et un jour, on retire ces œufs non éclos des couvoirs, et on les porte en cuisines où ils entrent dans la composition de nombreuses recettes. Nous autres, T'skrangs, nous avons un dicton : « Ils sont nombreux à peupler nos rêves, mais très peu voient finalement le jour. » Voilà la triste réalité de l'inefficacité de notre procédé de fécondation. Il n'y a environ qu'un œuf sur cent qui soit fertile. De plus, il y a des femmes qui ne pondront pas un seul œuf fécond dans leur vie, alors que d'autres en pondront des douzaines. Notre procédé de fécondation est inégal et imprévisible, c'est pourquoi nous sommes répartis en structures telles que les fondations. Grâce à notre organisation sociale, personne ne sait de qui proviennent les œufs qui éclosent, et par conséquent, tous les membres de la communauté partagent le bonheur d'élever les enfants. De nombreuses lahala pensent que les taux de fertilité de notre race, déjà peu élevés, subissent une chute vertigineuse depuis le début du Châtiment. Dans l'absolu, ce sujet est tabou chez ceux de mon peuple, et il s'est souvent avéré dangereux pour un étranger de soulever la question de la fécondité t'skrang en présence de membres de ma race. Les Humains ont un proverbe : « Lorsqu'un T'skrang parle, rien ne lui est interdit. » La personne qui est à l'origine de ce dicton n'a sans doute jamais essayé d'amener un T'skrang à parler du taux de natalité de sa fondation…

DE LA JEUNESSE

Le nourricier se charge d'une portée à partir du moment où les bébés sortent de leur coquille jusqu'au sevrage. Notons au passage qu'avant douze ans, les T'skrangs sont asexués. Bien qu'il se passe environ six mois avant que l'enfant n'apprenne à marcher, les bébés t'skrangs naissent en sachant nager. Tout *niall* recèle un grand bassin peu profond, où les enfants s'ébattent joyeusement. Bien sûr, ce que les T'skrangs considèrent comme de l'eau peu profonde pourrait facilement provoquer la noyade chez un enfant humain, aussi faites attention quand vous ordonnez à un esclave t'skrang de donner un bain à votre enfant.

Les Humains attendent toujours avec impatience que leur enfant apprenne à marcher, mais les T'skrangs se soucient moins du premier pas de leurs enfants que de leur première équipée dans les cordages de la maison. Une coutume chez nous consiste à aménager l'intérieur de nos demeures avec filets, échelles de cordes et autres grelins. C'est dans ce dédale que nos enfants apprennent à jouer et à s'équilibrer, alors que nos invités sont stupéfaits des risques que nous leur faisons encourir.

Les étrangers qui n'ont jamais connu que des T'skrangs adultes n'ont sans doute pas conscience que les enfants t'skrangs craignent les hauteurs au moins autant qu'ils apprécient l'eau. Sachant que nos enfants doivent surmonter leurs peurs, nous nous sentons pétris de fierté en les voyant pour la première fois se balancer dans le vide à des hauteurs vertigineuses. Lorsqu'ils sont en situation de peur, tous les enfants doivent apprendre la discipline. Cette leçon tient une telle importance pour nous que nous l'appelons *jik'harra*, à savoir bravoure ou encore témérité, que l'on peut traduire littéralement par « courage de la passion ».

La vie des jeunes T'skrangs n'est toutefois pas constituée que d'amusements et de jeux. Au cours de leur troisième année, les enfants intègrent l'école de la fondation, une structure qui se déplace de *niall* en *niall* au sein du village. La formation des jeunes, qui inclue l'étude orale et écrite de la langue, l'Histoire, les mathématiques et la musique, se prolonge jusqu'à l'âge de douze ans. Au cours de mes voyages, jamais je n'ai vu d'autre race commencer aussi tôt l'étude approfondie des mathématiques. L'enseignement, tout comme les autres tâches communautaires, est dispensé par un groupe d'adultes que le Conseil des Six se charge de nommer pour un temps limité. Tous les adultes du *niall* doivent, à un moment ou à un autre, prendre en charge l'instruction des enfants, et on affecte même les capitaines de navire à cette tâche lorsque leur bateau mouille au port du village pour quelques jours.

A l'âge de 7 ans, les enfants rejoignent les adultes qui travaillent pour la fondation. Ils oeuvrent à leurs côtés, accomplissant les corvées quotidiennes ainsi que toutes ces tâches qui font du village une entreprise économiquement viable. Le Conseil des Lahalas assigne soigneusement chaque enfant à une sorte de parcours obligé : en fait, les enfants passent tous au minimum une semaine à accomplir chacune des besognes du village. Nous n'attendons pas de nos enfants qu'ils travaillent aussi dur ou aussi longtemps que nous, mais nous ne les autorisons pas davantage à grandir en ignorant quelles sont leurs responsabilités. Le Conseil réserve un certain nombre de tâches véritablement ingrates aux plus fougueux d'entre eux afin de les discipliner. A ce stade, de nombreux villages regroupent les enfants des fondations voisines par groupes d'âge, et continuent leur instruction jusqu'à l'âge de 12 ans.

Ce n'est qu'à 12 ans que les T'skrangs entrent dans leur *kaissa*, leur adolescence. C'est le moment où les jeunes choisissent d'adopter l'un ou l'autre des deux sexes. Devenir un être sexué est une période délicate pour un T'skrang, sans parler du passage à l'âge adulte, mais je suppose que c'est le cas pour tous les adolescents, toutes races confondues.

Chez les T'skrangs, personne ne connaît le sexe d'un enfant avant le début de son *kaissa*. D'un côté, cela lui permet de grandir sans se soucier du rôle que la société pourrait attendre de lui. D'un autre, le manque de pratique, si je peux dire, ne fait que rendre le processus plus étrange et plus compliqué à ses yeux. Le *kaissa* peut durer jusqu'à un an et un jour, et durant cette période, le pauvre jeune T'skrang est l'être le plus lunatique, le plus agressif et le plus obstiné qui soit dans tout Barsaive. J'en ai élevé six, je sais de quoi je parle.

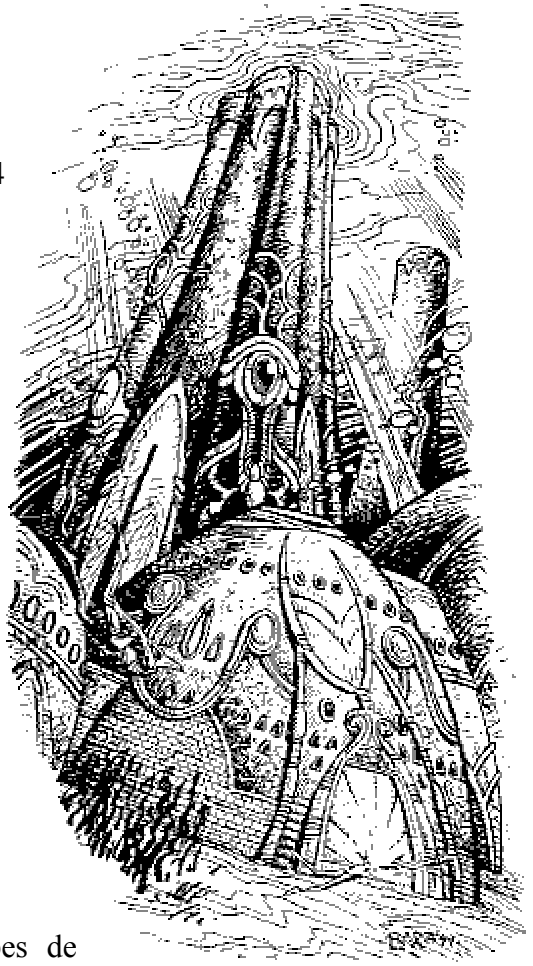
Lunatique et agressif ? C'est une description un peu réductrice de l'humeur d'un jeune T'skrang en plein Kaissa. *Ce n'est pas un spectacle très réjouissant pour un étranger !*

Merrox

Il existe deux coutumes qui aident les jeunes à traverser leur *kaissa*. La première est le Festival des Noms. Chaque année, au premier jour du printemps, les fondations font franchir un cap aux jeunes de 12 ans en leur permettant d'adopter le nom de leur choix. Il arrive souvent qu'un enfant souhaite honorer celui qui l'a mis au monde et adopte le nom de son *chaida*. Au cours d'un rituel simple mais mouvementé, l'enfant se place devant l'assemblée des membres de sa fondation, et prononce son nouveau nom (Cette tradition se déroule le plus souvent avant que ne commence le *kaissa*, mais le nom d'un T'skrang n'est jamais représentatif de l'un ou l'autre des deux sexes). Puis, chacun à leur tour, les membres de la fondation s'approchent de l'enfant, joignent leurs mains, et échangent leur nom avec le nouvel adulte. Après que le dernier membre de la fondation se soit exécuté, la cérémonie devient une véritable liesse, au cours de laquelle il est du devoir se chacun de rendre son nouveau compagnon complètement saoul (du moins, c'est ainsi que je me rappelle ma propre cérémonie).

La seconde coutume permet à l'adolescent de souffler un peu au cours du chaos physique et mental qu'est son *kaissa* : on l'envoie à la surface, où il se rend utile sur l'un des navires du fleuve. On appelle ces recrues des *khamorro*, c'est à dire « ceux-qui-astiquent-le-pont ». Comme leur nom l'indique, les *khamorro* accomplissent les tâches les plus avilissantes et les plus pénibles qui soient, et les adultes ne les traitent généralement pas mieux que des galériens. Malgré ces épreuves rigoureuses, la plupart des adolescents sont ravis d'avoir une chance de travailler sur un navire et de vivre de trépidantes aventures sur le fleuve. Il n'y a rien de tel que le bon air pur et un travail épuisant pour se distraire des tourments du *kaissa*. De fait, de nombreux *khamorro* reviennent de leur séjour sur le fleuve sans même réaliser que leur *kaissa* est derrière eux.

Des difficultés de la vie en village t'skrang



Les fondations du Fleuve Serpent se rassemblent en groupe de 4 à 20 pour former des villages. Le village t'skrang traditionnel se distingue grâce à cinq types spécifiques de constructions : les dômes, les tours, les *refs*, les *t'slashina*, et les débarcadères. La plupart des étrangers ne réalisent pas que les ingénieurs t'skrangs les plus doués conçoivent ces cinq structures à l'aide des cinq substances élémentaires. De fait, des adeptes élémentalistes issus d'autres races requièrent constamment l'autorisation de venir étudier nos villages dans l'espoir d'en découvrir la véritable nature.

Laissez-moi commencer par les tours, puisqu'elles sont une preuve tangible de l'existence de ces gens qui vivent sous la surface du Fleuve Serpent. Les tours d'un village t'skrang sont en fait d'immenses colonnes de pierre à base circulaire, levées du fond du fleuve grâce à la magie élémentaire. Depuis les rives du fleuve, elles ressemblent à de larges pieux que quelque créature titanesque aurait fichés au fond du fleuve. Le puissant courant du Serpent vient s'écraser contre leur surface de pierre en grandes gerbes d'eau. Bien que la forme et la structure de chaque village soit unique, la plupart des tours ont ceci de commun qu'elles s'élèvent au moins à dix mètres au dessus de la surface. Certaines autres tours, ceci dit, restent cachées sous la surface des eaux, pour une raison que je vais expliquer.

Les architectes t'skrangs construisent leurs tours par groupes de quatre, suivant une forme qui rappelle celle d'un diamant. L'axe principal du

diamant s'aligne avec celui du courant, et le plus souvent, les deux tours adjacentes n'atteignent pas la surface. Certains villages d'une taille plus conséquente relient plusieurs de ces « diamants » pour former une trame spécifique. La Maison K'tenshin, dite Maison des Neuf Diamants, doit son nom à la disposition peu commune de ses immenses tours principales, neuf diamants donnant l'impression de s'imbriquer les uns dans les autres, flanqués de seize tours adjacentes. Les rares villages capables de s'offrir des canons à feu les installent au sommet de leurs tours pour se protéger des pillards. La partie délimitée à l'intérieur du diamant formé par les tours fait office de docks pour nos navires. Les tours sont creuses à l'intérieur, et sont pourvues d'ingénieux systèmes de rampes et d'élévateurs à poulies qui descendent tout droit jusqu'à la fondation.

Les demeures t'skrangs sont partiellement enfouies dans les fonds boueux du Serpent, protégées par des dômes situés à l'intérieur de la zone délimitée par le diamant, et reliées par des tunnels souterrains. Nous vivons approximativement à 30 mètres sous la surface, et beaucoup de gens se demandent comment l'air de nos cités se renouvelle. Souvenez-vous que certaines de nos tours atteignent presque la surface de l'eau. La force du courant crée un vacuum qui aspire l'air depuis l'extérieur jusque dans les tours, les tunnels souterrains et les dômes, et qui le rejette grâce aux tours émergées. Ce tour de force de nos ingénieurs nous permet de jouir d'un air sain en permanence. Ceux qui visitent nos village sont souvent surpris de sentir une douce brise leur caresser le visage.

Chaque dôme est assez spacieux pour abriter un *niall*, c'est à dire une quarantaine de membre d'une même famille, parfois davantage. A première vue, de nombreux étrangers pourraient croire que nos dômes sont exigus et encombrés de structures incongrues. En fait, l'intérieur est souvent meublé par des poutres de bois, des cloisons de papier, de grandes corbeilles suspendues au plafond, et un véritable labyrinthe d'échelles, de filets et de cordes entremêlés. La plupart des villages disposent également d'un dôme plus vaste, spécialement conçu pour accueillir tous les membres du village, lors de festivals ou de réunions.

Un système de barrières magiques invisibles appelées *refs*, l'abrégé de *refselenika*, protège la zone délimitée par les tours. Nous façonnons les *refs* à partir d'eau élémentaire, en les pourvoyant de grosses pointes suffisamment tranchantes pour déchirer la coque des navires. La plupart des villages sont également pourvus de *refs* tout autour de cette zone, pour empêcher quiconque d'approcher par voie fluviale (les canons à feu offrent sans doute trop peu de protection!..). Les sentinelles des tours peuvent à loisir régler le niveau des *refs* afin que les navires puissent approcher en toute sécurité et mouiller au village. Nous nous servons également d'un second type de *ref*, que nous appelons un Ecran, qui s'étend jusqu'à la surface de l'eau pour dévier la force du courant et maintenir des eaux calmes au sein du village. J'ai délibérément évité de décrire les matériaux avec lesquels nous construisons les dômes, parce qu'ils sont très variables. Les T'skrangs les plus primitifs vivant aux confins des affluents du Serpent utilisent encore de la glaise et des branches. Il y a très longtemps, les fondations du fleuve bâtissaient leurs habitations à l'aide de pierres soigneusement taillées. Un Nain qui s'armerait de courage pour venir visiter nos villages s'émerveillerait du savoir faire et de l'ingéniosité de nos ancêtres sculpteurs de pierre. Bien avant le Châtiment, les T'skrangs avaient découvert une méthode pour réunir l'air et l'eau élémentaires en une même trame, et ils s'en servaient pour façonner de splendides structures translucides uniques en Barsaive. Ce type de matériaux, nous le nommons *durc*, et un adepte capable de tisser le *durc* peut assurément dicter ses prix.

Nous appelons la zone protégée par les tours et les *refs* le *t'slashina*, ou village diamant. Aux abords du *t'slashina,* les eaux sont calmes, et la surface est plus lisse que du satin. Cette accalmie nous permet également d'utiliser la boue très fertile des fonds du fleuve pour y produire des cultures. Les Ecrans brisent la force du courant, qui emporterait à coup sûr planteurs et plantations à des kilomètres en aval. Les pêcheurs t'skrangs jettent leurs filets aux limites du *t'slashina*, dans les eaux tumultueuses du Serpent. Le *t'slashina* forme le cœur de l'industrie t'skrang ; sans lui, mon peuple serait complètement dépendant du commerce.

Même les villages les plus productifs ont du mal à être autosuffisants. Tout ce que nous ne pouvons pas cultiver, pêcher ou créer, nous ne pouvons l'obtenir que grâce au commerce. Et on ne pratique le commerce qu'à l'aide de nos navires.

Ne nous voilons pas la face : les bénéfices que produisent la plupart des commerçants t'skrangs grâce à leurs navires sont plus que suffisants pour nourrir de nombreux villages.

Ardinn Ter?

On a raconté tant de choses à propos des T'skrangs et de leurs navires que je crois que les peuples de Barsaive sont persuadés que les gens de ma race passent toute leur vie à leur bord. Il est néanmoins très possible qu'ils aient tiré de fausses conclusions des récits de marins t'skrangs. Certains de ces marins se conduisent comme s'ils étaient déjà adultes le jour où Shivoam, la Grande Déesse Fleuve, les a jetés sur le pont d'un navire. Le fait est que les navires ne sont qu'un fil supplémentaire dans la trame de la race t'skrang, et il ne fait aucun doute qu'on trouvera encore des T'skrangs en ce monde longtemps après que le dernier moteur de navire aura fini sa longue vie au fond du Fleuve Serpent.

Du T'slahyin

Les villages décident en commun quels sont les individus qui feront partie des équipages de navires. Ces groupes de fondations sont liés par une ancienne tradition de serments et de règles appelée *t'slahyin*, ou plus communément le Traité des Equipages. Un village est capable de subsister grâce à la pêche et à l'agriculture, mais pour être réellement prospère, les T'skrangs comptent également sur le commerce. Depuis des temps immémoriaux, ils ont fait confiance aux extraordinaires mémoires de nos lahalas pour maintenir en l'état la tradition du *t'slahyin*, bien que ceux de mon peuple tentent depuis le Châtiment de rédiger un texte de lois où cette tradition serait détaillée. C'est la Maison V'strimon qui a inauguré ce grand projet, et bien que le trentième volume soit en cours de rédaction, il reste encore beaucoup à écrire.

Certaines factions t'skrangs du fleuve proposent d'utiliser ce document comme base légale pour réguler le commerce à l'échelle de Barsaive, à la manière dont les tribunaux nains fonctionnent à Throal. Je pense personnellement qu'une telle initiative serait désastreuse, et pour une raison simple : Les tribunaux du Roi Varulus rendent des jugements fondés sur système de lois cohérent qui s'appliquent à des domaines et des circonstances variés. Les traités t'skrangs, de leur côté, ne sont qu'une collection de règlements qui tiennent plus de la coutume que de la loi, il est par conséquent très difficile de les interpréter avec justesse. Ce système fonctionne pour les T'skrangs grâce à la sagesse de nos lahalas, qui ont à leur disposition des centaines d'années de pratique pour l'interpréter.

Il est vrai qu'appliquer les lois, les idées et les pratiques t'skrangs du Traité des Equipages à l'ensemble des territoires de Barsaive est des plus saugrenus !

Merr?x

L'exemple le plus frappant de la différence entre les lois naines et les traditions t'skrangs demeure le partage des gains pour l'équipage. Chaque homme d'équipage, lié au Traité, reçoit une part égale des bénéfices commerciaux. Lors des périodes fastes, tout le village jouit des profits du navire, de même qu'il partage le fardeau de la disette lors des grandes pénuries. Une seule fondation n'est pas assez grande pour fournir l'équipage d'un navire au complet, aussi ce principe de partage des gains permet-il de maintenir une cohésion entre les Traités, quels que soient les problèmes rencontrés – du moins en théorie.

Le capitaine d'un navire est élu pour une durée d'une saison. Il est choisi parmi les adultes du village. Les élections sont une grande occasion pour les T'skrangs, où l'on déclame de nombreux discours et où l'on bât l'estrade à grands coups de queue pour se faire entendre, le tout devant la population assemblée du village. Tout membre du *t'slahyin* de plus de douze ans a le devoir de voter, au

cours d'une élection qui sélectionne deux candidats. C'est le Conseil des Lahalas qui décide finalement lequel des deux deviendra capitaine de navire. Ce dernier devra alors fournir dans les deux heures une liste d'officiers qu'il aura choisis, et ces officiers choisiront eux-mêmes cinq hommes d'équipage chacun. Dans les heures qui suivent, Le Conseil des Lahalas dévoile oralement le contenu de cette liste devant les villageois, le plus souvent à l'issue d'un grand banquet communautaire. Enfin, les membres du Conseil des Six nomment des T'skrangs qui organiseront un service de remplacement en cas de défection.

Bien qu'un village puisse élire un nouveau capitaine chaque année, la plupart restent en poste de nombreuses années en tenant scrupuleusement et honnêtement leur poste tel qu'il est décrit dans le Traité des Equipages. Dans la mesure où un capitaine choisit souvent les mêmes officiers d'année en année, un même équipage peut rester sur un navire pendant des dizaines d'années, malgré un système qui privilégie le renouvellement.

Une fois par an, les villageois se réunissent pour présenter le fruit de leur année de travail aux responsables du navire (le capitaine et ses officiers). On comptabilise et on vérifie toutes les offres commerciales, puis on les ajoute au manifeste de la cargaison. Une fois ce manifeste déclaré, le Conseil des Lahalas présente une liste des provisions et du matériel que le village doit obtenir grâce au commerce au cours de l'année à venir. Enfin, les deux conseils rédigent le Traité, une sorte de serment qui impose à l'équipage de subvenir aux besoins du village, et qui exige des villageois qu'ils préparent le retour du navire.

Une fois que le conseil d'équipage et que le Conseil des Lahalas ont achevé la rédaction du Traité, le navire s'apprête à commercer sur le fleuve. Le premier objectif de l'équipage est de remplir les termes du Traité. Ensuite seulement, ils font en sorte d'accroître les richesses du village. Le plus souvent, ils réussissent en achetant et en revendant des marchandises le long du fleuve, mais leur profits proviennent également des tarifs qu'ils font payer aux marchands et aux aventuriers qu'ils véhiculent sur le cours du Serpent.

Il est intéressant de noter que les richesses que ramène l'équipage sont réparties entre les villageois ; l'immense majorité des sociétés de commerce de Throal ne rapportent qu'à leurs propriétaires.

Ardinn Ter?

De la vie fluviale

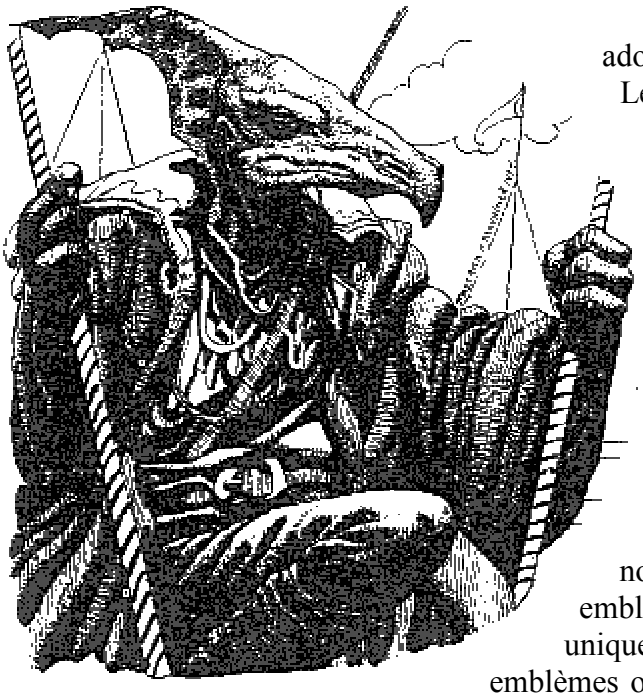
Naviguer sur le Serpent est l'une des plus grandes passions de mon peuple : ah, le doux balancement d'un navire sous vos pieds, le spectacle aléatoire des lointains rivages, les mystères des ports d'attache inconnus… La discipline de vie qui règne dans les villages permet d'autant plus d'apprécier le bonheur et la liberté que nous apporte Shivoam, le Fleuve Serpent.

Mais la vie quotidienne sur le navire n'est pas si différente de celle du village. De même que le Conseil des Femmes répartit le travail et assigne les tâches aux villageois, le corps d'équipage délègue les activités courantes. C'est le capitaine qui remplit les fonctions qu'assume la lahala. Bien que les membres d'équipage disposent d'un peu plus de temps libre une fois à bord, leur espace vital leur offre aussi peu d'intimité qu'aux villages. Malgré tout, le fleuve provoque d'indéniables changements chez les T'skrangs. En sa présence, leurs yeux se mettent à briller d'une lueur renouvelée, leur queue, soudain, fouette l'air plus ostensiblement, leur voix tonne et gronde tout à coup, et leur cœur se met à battre la chamade comme celui d'un élu d'Astendar. Le mot que nous employons pour qualifier ce sentiment est s*hivarro*, la passion du fleuve.

DES AROPAGOÏ

On appelle *aropagoï* les plus grands organismes politiques t'skrangs, un terme que l'on peut retranscrire par Grandes Maisons. De la même manière qu'un pacte des équipages rassemble plusieurs fondations, un *aropagoï* consiste en un regroupement de nombreux villages et pactes d'équipages. Chaque Grande Maison coordonne le commerce afin de gérer au mieux les bénéfices au nom des pactes et des villages qui en font partie. Les objectifs d'un *aropagoï* sont exclusivement commerciaux. Les ambitions politiques, et plus particulièrement les alliances militaires et le contrôle de territoires qu'appliquent Théra et de Throal, n'ont pas leur place dans un *aropagoï* t'skrang.

Chaque *aropagoï* contrôle une section du Fleuve Serpent et régule le commerce et la circulation sur ce territoire. Les *aropagoï* ne contrôlent cependant pas la totalité du Serpent ; certains villages n'y sont pas rattachés, mais la plupart profitent des avantages du système. Le cœur de chaque *aropagoï* se compose d'un *niall* central qui ne compte pas moins d'un millier de membres. Le mot *aropagoï*, au sens strict, se rapporte à cette cellule fondamentale, mais avec le temps, la signification du terme s'est étendue à la totalité de la structure. Contrairement à une fondation traditionnelle, la société de cette fondation n'est pas unie par les liens familiaux. En fait, les membres des pactes des équipages élisent tous de nouveaux représentants à cette fondation centrale. Se faire élire à la fondation d'un *aropagoï* est un signe de distinction et d'honneur, et tout T'skrang aspire un jour à cette reconnaissance de la part de ses pairs. Certaines estimations affirment que presque un tiers de la population t'skrang de Barsaive est rattachée à un *aropagoï* de villages et de pactes d'équipages, mais que parmi eux, moins de 1% sont de véritables *aropagoïnya*, c'est à dire des membres de la fondation centrale.



Lorsqu'ils rejoignent la fondation centrale, les membres adoptent un nouveau nom qu'ils ajoutent au leur : le *g'doinya*. Le plus souvent, c'est davantage une épithète ou un surnom qu'un véritable nom ; il qualifie son porteur, et donne lieu à des exemples tels que « Songe-du-Fleuve » ou « Ami-des-Orks ». Le *g'doinya* ne s'emploie que très rarement en dehors de la communauté d'un *aropagoï* spécifique. On respecte ce tabou si scrupuleusement que l'utilisation du *g'doinya* en d'autres situations est lourde de signification. Lors de combats entre *aropagoï* rivaux, par exemple, certains membres des fondations centrales opposées prononcent le *g'doinya* de leur adversaire en guise de harangue pour les affronter lors d'un duel à mort.

Lors d'un rituel d'acquisition du *g'doinya*, le nouveau membre de la fondation centrale reçoit également un emblème d'identification. Chaque *aropagoï* dispose d'un emblème unique, gravé au symbole et aux couleurs de la Maison. Ces emblèmes ont beaucoup de valeur dans les communautés T'skrangs. Un non-T'skrang qui possède un emblème d'*aropagoï* reçoit la bénédiction de la Maison, et on accorde à tout T'skrang qui en porte un les mêmes droits qu'un membre de l'*aropagoï*. Il est bien entendu qu'une personne en possession d'un emblème volé, et qui l'arbore au sein de *l'aropagoï* en question est tout aussi condamnée que celle qui tombe entre les mains d'une Maison en possédant l'emblème de la Maison rivale… Les T'skrangs considèrent que posséder illégalement un emblème est un acte criminel, et punissent les coupables en conséquence. S'il s'agit de membres de leur race, on leur coupe la queue. Quant aux représentants d'autres races, on leur coupera un bras ou une jambe selon les cas.

La plus vieille femme de la fondation centrale se nomme la shivalahala. De même que leurs consœurs de fondations moins importantes, elles reçoivent une mémoire ancestrale, et l'on dit qu'elles

disposent de pouvoirs surnaturels. Le dernier exemple dont on ait gardé une trace écrite décrit une élémentaliste jetant un sort supérieur au dixième cercle ; au cours du siège de la Maison V'strimon, au lac Ban, la Shivalahala V'strimon transforma en terre élémentaire l'air élémentaire des navires de la flotte thérane qui les menaçait. Les vaisseaux thérans peuvent voler, mais sans l'aide de l'air élémentaire, ils sont comme tout un chacun sujets aux lois de la gravité.

Le plus petit des cinq *aropagoï* connus peut abriter une flotte de trente navires, comprenant 8 à 12 navires sous le contrôle direct de la fondation centrale. Ces derniers sont incontestablement les plus splendides embarcations que compte le Serpent : armés jusqu'aux dents grâce à leurs canons, dotés de puissants moteurs, et dirigés par des équipages vétérans. Les vaisseaux-amiral des *aropagoï* patrouillent le long du fleuve afin d'assurer la sécurité et ainsi favoriser le commerce aux abords de leur quartier général. Cependant, certaines personnes, qui tentent de s'établir le long du Serpent, considèrent que les *aropagoï* ne sont rien de plus que des fédérations de pirates, qui ne demandent ni l'approbation de leurs voisins, ni même leur avis avant d'établir ces patrouilles. S'il est vrai que les équipages *d'aropagoï* font payer d'exorbitants droits de péage et réclament des sommes abusives pour certains services de sécurité, ils utilisent rarement les traditionnelles techniques pirates d'abordage, si ce n'est contre les navires d'une Maison rivale. En fait, les *aropagoïnya* guettent activement les navires pirates pour leur donner la chasse, de manière préventive, pour protéger leurs routes commerciales le long du fleuve.

Le long de la zone du fleuve qu'elles contrôlent, les grandes maisons commerciales font effectivement tout leur possible pour assurer la protection des navires.

Thom Edrull

Il m'est possible de décrire plusieurs aspects de chacun des cinq *aropagoï*, mais il y a de nombreuses choses que j'ignore, et il me faudra en passer d'autres sous silence.

L'*Aropagoï* Syrtis se fait appeler la Maison de la Lune. Son symbole est un Dragon argenté en forme de S sur un fond bleu nuit. L'emblème des *aropagoïnya* de la Maison Syrtis est un est un anneau d'argent enchâssé dans un camée de faïence représentant un Dragon. La fondation centrale de Syrtis est centralisée au canyon de Lalaï, l'une des anciennes merveilles du peuple t'skrang. Vaste et escarpé, ce splendide canyon fut créé à l'endroit où le Fleuve Serpent longe les contreforts du nord de la chaîne de Throal. Le fait qu'une petite colonie d'Obsidiens y soit établie semble confirmer la légende à propos des origines de la cité : on raconte qu'elle aurait vu le jour grâce aux efforts combinés des T'skrangs et des Obsidiens. La Shivalahala Syrtis jouit d'une haute réputation de prophétesse.

La Maison des Neuf Diamants, aussi appelée *Aropagoï* K'tenshin, arbore des armes représentant neuf diamants rouges sur fond doré. Tous les *aropagoïnya* de K'tenshin portent à leur oreille gauche un emblème en forme de grosse boucle dorée rehaussée de rubis. Le nom de cette Maison vient de la disposition des seize tours du village formant la trame de neuf diamants imbriqués. K'tenshin se glorifie de posséder les plus hautes tours du fleuve, qu'on peut distinguer sur des kilomètres à la ronde. En plus de ses devoirs traditionnels, la Shivalahala K'tenshin dirige l'une des écoles pour adeptes guerriers les plus reconnues.

Certaines rumeurs parlent d'accords commerciaux entre différents Aropagoï. *De fait, il est exact, comme le démontrent ces écrits, que les T'skrangs cherchent à rejoindre des groupes toujours plus importants.*

Jerriv Forrim

Le nom de ma propre Maison, l'*Aropagoï* V'strimon, pourrait approximativement se traduire par

la Maison des Roseaux. Notre symbole représente un bosquet stylisé d'ajoncs couleur émeraude sur un fond aussi bleu que le fleuve. Nous autres, *aropagoïnya*, portons un simple bracelet d'ajoncs tressés à notre poignet droit, et cet emblème demeure vert et souple aussi longtemps que son porteur est en vie. Le cœur de notre espace commercial se situe au centre du lac Ban, on l'appelle la Cité Flottante. Elle est établie sur une île envahie par les ajoncs, et les habitants de Barsaive la considèrent comme l'un des sites les plus remarquables de la province. L'île aux ajoncs fait environ 10 mètres d'épaisseur, et cinq tours l'encerclent, formant un pentagone. On dit que la Shivalahala V'strimon est la plus puissante élémentaliste de Barsaive, et, au sein des cinq Grandes Maisons, on la soupçonne d'être celle qui nourrit les plus grandes ambitions politiques. Cette femme opiniâtre se montre encore plus entêtée que la plupart des autres shivalahala, et bien que je me trouve ici sur son ordre, prisonnier au fin fond d'un donjon théran délaissé par les Passions, je ne l'en aime pas moins.

L'*Aropagoï* Henghyoke est la Maison de la Loutre. Son symbole est celui d'une loutre portant un œuf d'argent dans sa gueule, et ses couleurs sont le marron et le blanc. Les *aropagoïnya* portent un collier de platine autour de leur cou en guise d'emblème, et on raconte qu'il leur est impossible de retirer cet emblème sans l'endommager. La Shivalahala Henghyoke entretient de nombreux mystères autour de sa personne, et les théories abondent à son sujet, mais ma version préférée est celle qui affirme qu'elle est une puissante illusionniste qui dissimule sa demeure grâce à un enchantement.

Le dernier des cinq, Ishkarat, on l'appelle la Maison du Timonier. Elle arbore le symbole d'un gouvernail blanc sur fond rouge. En guise d'emblème, les *aropagoïnya* portent une dague rituelle taillée dans de l'obsidienne noire. La seule chose que les autres *aropagoïnya* savent d'eux, c'est que leur siège se situe au lac Vors : quiconque ne fait pas partie de leur *aropagoï* est condamné à mort s'il est découvert dans la cité. En général, les membres d'Ishkarat forment une communauté assez inaccessible, en dépit de cette tendance raciale au regroupement. Il semble que les seules personnes qui entrent en contact avec la Shivalahala Ishkarat soient les membres de la Fondation-Mère, et quand on leur demande de parler d'elle, les membres de ce groupe très fermé se mettent subitement à grommeler des choses incompréhensibles. Personnellement, je me contenterai de vous donner un avertissement : les Maîtres d'Armes les plus dangereux qui arpentent les rives du Serpent sont les *aropagoïnya* d'Ishkarat…

DE L'ORIGINALITÉ DES MARCHANDISES T'SKRANGS

Mon peuple pratique de nombreuses activités et soutient un certain nombre d'industries spécifiques à notre mode de vie ; il produit des marchandises de qualité qui se réclament du marché haut de gamme du commerce fluvial. Mais il existe en Barsaive des gens qui ne sont pas familiarisés avec le savoir-faire de mon peuple. Pour leur venir en aide, je vais vous décrire quelques-unes des marchandises les plus intéressantes et les plus originales dont les T'skrangs font commerce.

D'UN POISSON D'UNE QUALITÉ INÉGALÉE

Comme je vous le disais, les Fondations t'skrangs pèchent en tendant un complexe de filets autour de leurs dômes. Ensuite, on fait subir au poisson un ensemble de procédés à base d'un subtil mélange d'épices et de magie, puis on l'enveloppe avec précaution dans des feuilles de roseaux imprégnées d'huiles de conservation, et on le dépose dans des poteries ou des paniers pour en faciliter le transport. Grâce à cette préparation, notre poisson est devenu l'un des mets les plus délicats de Barsaive, et s'il est entreposé dans de bonnes conditions de conservation, il restera consommable pendant plusieurs mois !

Dans la mesure où c'est grâce au poisson que nous faisons nos bénéfices les plus importants, nous accordons une grande importance à nos recettes. Chez les T'skrangs, révéler le secret des recettes d'un village est passible de mort. Il existe une vieille histoire à ce propos : c'était un supra-gouverneur du Quai des Nuages, doué d'une réputation de fin gourmet, qui vouait une telle adoration aux perches que préparait le village de Sokriosh qu'il envoya une escouade pour capturer ses cuisiniers. Après avoir fait le siège du village, les Thérans brisèrent ses défenses et réduisirent l'intégralité de la population en esclavage. Lors du voyage retour au Quai des Nuages, l'un des membres de l'équipage théran laissa échapper le but de leur mission. Immédiatement, les captifs organisèrent une rébellion sanglante et acharnée. Lorsque enfin, les Thérans endiguèrent la révolte, ils furent consternés de constater que les cuisiniers avaient été les premiers prisonniers à mourir : ils avaient préféré emporter leur secret dans la tombe plutôt que l'avouer sous la torture…

D'UNE GRANDE VARIÉTÉ D'ÉPICES

Les T'skrangs cultivent la plupart des épices qui entrent dans la préparation du poisson dans les étendues de bourbe fertile, au sein de la zone protégée qui entoure les tours des villages. Une seule variété d'épice peut avoir de nombreux usages. Les peuples de Barsaive commencent à peine à redécouvrir les vertus curatives et médicinales des épices t'skrangs. Cependant, les épices disponibles chez un marchand t'skrang sont en fait un mélange de plusieurs herbes, et demandent souvent de nombreuses étapes intermédiaires de préparation. Par exemple, deux des épices qui se vendent le mieux le long du Serpent, le *d'janduin* et la *kuratai*, peuvent produire une subtile variété de saveurs, mais elles ont également de nombreuses applications secondaires. Tout dépend en fait du village qui les a préparées. Afin de conserver un monopole absolu sur cet aspect de leur commerce, les T'skrangs ne vendent que très rarement, pour ne pas dire jamais, d'épices sous la forme de matières premières.

DE L'INCOMPARABLE SOLIDITÉ DES CORDES

Les cordes t'skrangs sont ce qui se fait de mieux dans le domaine. On les utilise dans de nombreux domaines, depuis les bobines de cordelette jusqu'aux amarres des bateaux. Malheureusement, certains artisans t'skrangs profitent de cette réputation pour vendre de la marchandise de seconde main. Les cordes jouent un rôle prépondérant dans notre société : filins, cordages de navires, filets… C'est pourquoi nous autres les T'skrangs avons une grande expérience de leur conception. Nous faisons une telle consommation de cordes que cela nous a incités à expérimenter de nouveaux matériaux et de nouvelles techniques de tressage. Il en existe une sorte, dont les secrets de fabrication sont détenus par l'Aropagoï Ishkarat, en amont du Serpent, que les Nains appellent *clingor* dans leur langue. C'est un terme qui décrit les propriétés spécifiques de ce type de corde. Lorsqu'elle est attachée solidement, la *clingor* s'amarre à n'importe quel relief sans provoquer d'effet de frottement. Quand on la relie à un pilier, on peut avoir confiance en sa solidité. Les équipages de navires et les alpinistes apprécient tout particulièrement les propriétés uniques de cette corde.

D'UNE VANNERIE D'UNE GRANDE INGÉNIOSITÉ

Il est peu de gens qui réalisent qu'il existe plus de cinquante espèces de roseaux le long du Serpent, et la langue t'skrang dispose d'un mot spécifique pour chacune

d'elles. Nous tressons ces roseaux de mille et une manières différentes, et nous créons ainsi des récipients, des ustensiles, ainsi que tous les objets dont nous avons besoin pour nous faciliter le quotidien. De nombreuses civilisations barsaiviennes utilisent nos paniers pour y stocker des denrées, mais nous autres T'skrangs maîtrisons également l'art de la conception de paniers étanches. Ils sont plus légers et plus extensibles que les tonneaux de bois, et peuvent conserver de la nourriture, du vin ou de la bière pendant des mois. Nos artisans apportent un soin tout particulier à leur travail : ils tressent de magnifiques trames en variant la texture et la couleur de leurs créations grâce à différentes variétés de roseaux.

DE LA BEAUTÉ DES INSTRUMENTS D'ÉCRITURE

Nos artisans fabriquent également du papier à base de roseaux. Le papier t'skrang a d'ailleurs une telle durée de vie qu'il est devenu la référence standard des utilisateurs de magie de Barsaive, bien que la plus grande qualité de papier soit produite grâce aux roseaux du Marais des Brumes. Le même savoir-faire qui permet de réaliser des paniers étanches permet ici de produire du papier qui résiste à l'eau : un parchemin de papier t'skrang peut rester plus d'un mois sous l'eau sans se désagréger ou perdre de sa lisibilité.

Bien sûr, un papier étanche ne sert pas à grand-chose si l'on utilise des encres qui bavent ou qui s'estompent. Voici un autre exemple de monopole sur un produit très spécifique : certains villages t'skrangs sont spécialisés dans la production de la substance nécessaire à de telles encres, qu'ils extraient des glandes d'un certain type de poisson. Ils mettent ainsi sur le marché un produit qui suscite une large demande. Les habitants du village de Sessipau ont découvert il y a longtemps un moyen de rendre certaines encres invisibles, sauf en des circonstances particulières (par exemple, lorsque l'on plonge le papier dans du jus de myrtilles, ou lors de la pleine lune). Ces conditions peuvent vous paraître superficielles, mais, de fait, ce sont ces encres sympathiques qui ont permis à la Maison V'strimon d'avoir en toute sécurité une correspondance diplomatique avec les Nains du royaume de Throal durant la Guerre thérane.

L'un des produits à base de roseaux les plus admirables que fabriquent les T'skrangs est le stylographe. A l'heure où j'écris ces lignes, j'utilise un remarquable stylographe conçu par la Maison Syrtis. La pointe reste utilisable pendant plus d'un an, et la réserve d'encre située à l'intérieur du roseau m'en fournit une quantité constante et idéale. De toute ma vie, je n'ai jamais utilisé de meilleur instrument d'écriture, et je le recommande vivement aux érudits qui, un jour ou l'autre, seront sans nul doute obligés de recopier ce parchemin plus d'une dizaine de fois.

DES JOIES DE LA MUSIQUE, ET DE CELLES DU PROFIT RETIRÉ

Les T'skrangs fabriquent également d'autres objets destinés au commerce : des instruments de musique. En tant que troubadour, je dois admettre que les Elfes sont les maîtres incontestés de la musique sous toutes ses formes. Tout le monde sait que les instruments elfiques sont parmi les plus admirables, mais tout le monde n'a pas les moyens de s'en procurer un ; mais le plus gênant dans tout cela, c'est que chacun a le droit de profiter de la musique. Les T'skrangs répondent aux besoins les plus élémentaires des Donneurs-de-Noms en leur fournissant des instruments harmonieux et bon marché. Les artisans t'skrangs fabriquent entre autres d'extraordinaires petites flûtes de bambou capables de produire deux, et même parfois trois notes en même temps.

Mais même au delà du simple commerce des instruments, les T'skrangs ont également beaucoup de succès en vendant leur musique sous forme de divertissement. Les équipages des navires ont souvent recours à la musique pour égayer les fastidieuses attentes au cours de longs voyages. Personne ne sait au juste où et quand cela a commencé, mais les habitants d'une communauté fluviale ont dû entendre les

mélodies d'un équipage de navire, et les ont attirés à terre en leur promettant de l'argent en échange de leur musique. De nos jours, certains villages ne pratiquent que le minimum de commerce nécessaire, et choisissent plutôt d'envoyer leurs équipages le long du fleuve, de ville en ville, pour donner des spectacles payés en devises ou en marchandises. J'ai personnellement organisé la mise en place du premier navire de spectacle de la Maison V'strimon, qui demeure à ce jour l'un des navires les plus lucratifs de l'aropagoï.

DE LA BEAUTÉ ET DE L'UTILITÉ DES POTERIES

Les couches de boue qui tapissent les fonds du Serpent contiennent de riches dépôts de terre élémentaire, que les T'skrangs utilisent pour fabriquer des objets uniques et merveilleux. Ces artisans confirmés mélangent de petites quantités de cette précieuse substance à leurs matières premières pour fabriquer une vaisselle solide, des gobelets qui peuvent garder la chaleur pendant des heures, des jarres hermétiques incassables, et des goulots pour paniers étanches. Les T'skrangs ont également développé un autre type de vaisselle peu commune qui reste tiède au toucher mais suffisamment chaude à l'intérieur pour y cuire des aliments.

On raconte que ce sont les Obsidiens qui ont appris aux T'skrangs le travail du verre en échange d'une grande quantité de terre élémentaire. J'ignore si les Obsidiens apprécient toujours l'artisanat du verre, mais les T'skrangs font certainement partie des sculpteurs les plus compétents. L'une des rares caravanes terrestres t'skrangs qui fonctionne de manière régulière appartient à la Maison K'tenshin ; les audacieux prospecteurs de cette Maison sillonnent les côtes de la Mer des Enfers à la recherche de dépôts de ce sable perlé qui donne à la porcelaine K'tenshin cette luminescence caractéristique.

DE L'ART ÉLÉMENTAIRE

La plus grande source de fierté chez les artisans t'skrangs, à juste titre d'ailleurs, réside en leur célèbre art élémentaire. Des statuettes sculptées dans de l'eau élémentaire, des colliers de perles qui changent de forme et de couleur aux mouvements de leur propriétaire, des bracelets en forme de spirale qui vont et viennent le long des bras, tout ceci fait partie des merveilles du savoir-faire t'skrang. Certains villages, qui ont perdu leur navire à cause d'actes de piraterie, de mutineries, ou par accident, arrivent souvent à supporter le choc en faisant commerce de ce type de bijoux. A chaque fois que c'est possible, les Grandes Maisons offrent à de tels villages d'intégrer l'aropagoï en tant que *krohyin*, ou partenaires commerciaux.

DE LA PASSION DES T'SKRANGS POUR L'ART

Si les T'skrangs prennent très au sérieux l'artisanat, l'Art les touche au plus profond d'eux-mêmes. De fait, les T'skrangs révèrent l'Art avec une ferveur qui n'est pas sans rapport avec l'esprit de l'*haropas*, c'est-à-dire la communion avec les Passions. Les œuvres d'art touchent tellement les T'skrangs que nous les hissons au rang de reliques, et nous les dédicaçons aux Passions. D'anciennes légendes parlent d'équipages qui, au cours d'une mission commerciale, auraient découvert une statue, une peinture, une tapisserie, un talisman magique, ou quelque autre création d'une telle beauté qu'ils auraient fait tout ce qui était en leur pouvoir (jusqu'à vendre l'intégralité des marchandises de leur navire) pour rapporter l'objet dans leur village. D'autres fables, plus populaires, racontent que des

équipages auraient risqué leur vie, ou même leur navire, pour dérober à leurs légitimes propriétaires des objets d'une grande beauté. Mais il est vrai que les T'skrangs entretiennent parfois une curieuse notion de la propriété.

S'il est un quelconque point positif que le Châtiment nous a apporté, c'est sans aucun doute les progrès considérables des artistes en matière d'habileté et de complexité. Les citoyens de Barsaive décidèrent un jour que la concentration et la créativité nécessaires à la création artistique constituaient la preuve qu'une personne n'avait pas été contaminée par les Horreurs. A compter de ce jour, non seulement leurs efforts artistiques redoublèrent, mais ils atteignirent des sommets insoupçonnés de savoir-faire et de beauté. Aujourd'hui, même les objets les plus simples et les plus banals sont fabriqués avec un soin tout particulier. Mais au delà d'une plus grande complexité, les T'skrangs apprécient la combinaison astucieuse de l'esthétisme et de l'utilitaire. D'ailleurs, l'une des clés de la réussite du commerce entre T'skrangs et Nains pourrait bien résider en un goût commun pour la beauté et la fonctionnalité.

Les autres races pensent que la personne qui réalise un objet nouveau et original est, quelque part, en droit d'en revendiquer un certain profit. Pas les T'skrangs. Ils n'éprouvent aucune honte à copier fidèlement le travail d'un artiste tant que leur ouvrage atteint un certain niveau de qualité et d'esthétisme. Comme de bien entendu, cette attitude a soulevé des tensions auprès d'artisans issus des autres races. Lorsqu'un T'skrang aperçoit autour de lui un objet qui lui plaît, il peut être désireux de l'acquérir, mais il est tout aussi probable qu'il souhaite en faire une copie. Et, le plus souvent, l'artiste offusqué s'empourpre d'autant plus lorsque le T'skrang entame une production à grande échelle des copies de l'objet en question.

Pour illustrer les tensions qu'une telle attitude cause parfois, prenons l'exemple de ces colliers en terre que l'on appelle les « parures ondoyantes ». Un homme du nom de Erin Laszlo, issu de la ville côtière de Tsantiarda prétend que c'est sa famille qui sculpte la terre élémentaire depuis trois générations pour produire ces bijoux aux formes changeantes. Il fit l'erreur de révéler le secret de fabrication de ces colliers à un capitaine de navire de la Maison Ishkarat, dont le hobby était justement la terre élémentaire. Deux ans plus tard, un équipage ishkari commença à produire un millier de ces babioles chaque année. Aujourd'hui, Erin Laszlo ne gagne plus suffisamment d'argent pour nourrir sa famille à cause du commerce ishkari, qui inonda le marché, et instaura des prix trop compétitifs pour lui. Grâce à son système judiciaire, le Roi Varulus III pourrait sans aucun doute résoudre ce dilemme, mais non sans intervenir dans la répartition des profits ishkari. Et, s'il y a une chose qui a jusqu'ici empêché les capitaines de navires d'adopter massivement les lois throaliques, c'est bien le ralentissement des profits…

De la nature des T'skrangs établis au delà du Serpent

Depuis un siècle, les T'skrangs s'établissent bien au delà des rives du fleuve Serpent, et rejoignent d'autres communautés à travers Barsaive. Le lecteur sera peut-être surpris d'apprendre que ces fondations t'skrangs qui se développent dans les villes et autour des carrefours commerciaux comptent parmi les plus ardents partisans du pouvoir throalique en Barsaive. Les T'skrangs sont les premiers à admettre, et de bonne grâce, qu'un commerce régulé par l'Empire théran deviendrait bancal et à peine rentable.

La plupart des villes de Barsaive fondées depuis la fin du Châtiment recèlent un quartier t'skrang. Les hommes se plaignent injustement en prétendant que les T'skrangs des villes ne vivent qu'entre eux, et refusent de se mêler aux autres races, mais le plus souvent, les autres races ne comprennent pas que nos vastes familles requièrent certaines infrastructures pour une vie en communauté. Les T'krangs vivant dans ces quartiers ont tendance à partager des habitations reliées à la manière des terriers de lapins, et organisées autour du couvoir et des salles communes. Si la ville en question se situe aux abords d'une rivière ou d'un lac, les T'skrangs y construiront leurs logements aussi proches de l'eau que possible, en utilisant des pilotis pour étendre leur surface d'habitation sur les eaux lorsqu'ils en ont le droit. Lorsque les villes ne disposent pas d'eau courante, les T'skrangs s'établissent souvent dans les arbres, et collaborent parfois avec les Sylphelins pour construire de remarquables habitations. A Axalalail, à la lisière de la forêt, le long de la berge de la rivière Coil, T'skrangs et Sylphelins ont construit l'un de ces prodigieuses structures, qu'ils ont nommé la Cité Suspendue. Plus d'un Elfe a ressenti une admiration mêlée de jalousie devant une telle splendeur.

Les T'skrangs des villes ont permis aux autres Donneurs-de-Noms de découvrir de nombreuses initiatives de leur part. La seule idée de ce que nous appelons un *trisnari*, c'est à dire une auberge qui propose le couvert, mais sans le gîte, a suffi à provoquer l'hilarité générale. Malgré cette première réaction, les *trisnari* t'skrangs sont désormais largement implantés dans de grandes villes, et de nombreux hommes viennent leur demander conseil pour s'établir à leur compte dans de telles entreprises. C'est le génie t'skrang qui a permis de canaliser les courants et d'utiliser cette énergie pour transformer le grain en farine. Et, bien entendu, le concept de « convention équitable », où tous ceux qui participent à la création d'une communauté reçoivent une partie des bénéfices de cette communauté, s'est répandu depuis les fondations jusqu'aux mines et aux caravanes marchandes, permettant d'établir un remaniement complet des méthodes commerciales.

D'après moi, les T'skrangs des villes, en tant que communauté, semblent moins flamboyants que leurs compatriotes du fleuve. En ville, les T'skrangs mettent l'accent sur deux principes : *jik'harra* et *p'skarrot*, ce qui leur permet de bénéficier de meilleures conditions d'acceptation et de coopération. Certaines aropagoïnya affirment que les T'skrangs dépérissent au contact de la ville, mais leurs sarcasmes ne nous touchent pas. Nous avons survécu au Châtiment, et dorénavant, il ne ferait pas de mal à notre race de troquer un peu de notre impétuosité contre une certaine introspection.

Jik'harra et P'skarrot sont deux des quatre aspects qui définissent le concept t'skrang de l'haropas, c'est à dire la communion avec les passions, aussi appelée illumination. L'auteur les décrit en détails tout au long de son discours.

Thom Edrull

De ces T'skrangs connus sous le nom de Blafards

Les affluents du fleuve Serpent sont alimentés par des sources qui jaillissent au cœur des montagnes de Barsaive. Les T'skrangs sont établis partout où coule le Serpent, y compris le long de

ces rivières souterraines. Connus sous le nom de Blafards, ces T'skrangs fuient la lumière du soleil, et ignorent ce qu'est le vent. Leur nom découle des tons de leur peau, beaucoup plus pâle que les couleurs de peau qu'arborent les autres T'skrangs. Certains exhibent des écailles d'argent similaires à celles des poissons, d'autres diffusent une aura lumineuse. De nombreuses légendes racontent que leurs yeux exorbités sont en fait aveugles, et qu'ils se servent de leurs autres sens pour percevoir leur environnement, mais j'ai déjà rencontré des Blafards, et je peux vous assurer que leur vue est aussi claire dans le noir que celle de n'importe quel Nain. Ils se servent également de leur extraordinaire sens du goût pour glaner des informations sur leur environnement en sortant et en rentrant frénétiquement leur longe langue bifide.

Les Nains considèrent les Blafard comme un atout mitigé. D'un côté, les navires des Blafards, ainsi que leur connaissance exceptionnelle des voix fluviales souterraines permettent aux mineurs nains d'avoir à disposition un moyen de transport régulier et disponible pour leur minerai. D'un autre côté, les Nains, en perpétuelle quête de nouveaux filons, envahissent inévitablement le territoire des Blafards, provoquant d'âpres conflits. Les tribus de Blafards s'organisent en guérilla, et s'opposent à ces mêmes mineurs nains à qui ils fournissent des services de transport.

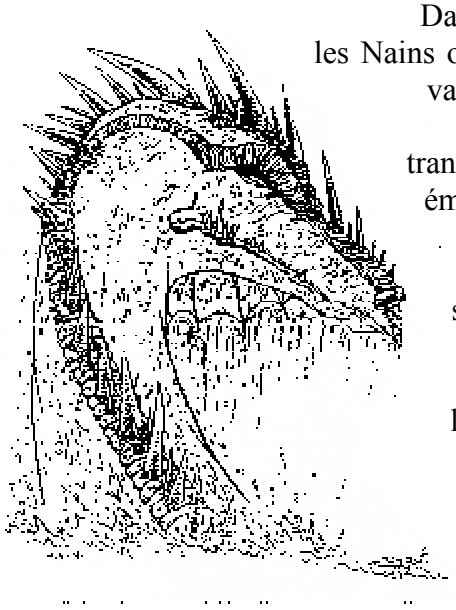
Tout comme les Nains, ma réaction face aux Blafards fut assurément mitigée. Throal réclamait un représentant de la Maison V'strimon pour négocier avec un groupe de T'skrangs établis dans une zone souterraine non loin de Razhikhul. Je ne me souviens pas comment mon nom arriva jusqu'au Conseil parmi la liste des candidats, mais j'avais eu des mots peu de temps avant avec la shivalahala à propos d'une futilité, et on peut dire que c'est tombé au mauvais moment. J'ai passé deux mois, perdu dans les mines obscures de Razhikhul (néanmoins accompagné de guides nains), avant d'apercevoir l'un de ces Blafards. A cet instant, bien sûr, ils avaient pensé, au vu de notre groupe, que je m'étais rangé aux côtés des Nains. Le jour suivant, après une nuit entière à jouer au chat et à la souris, je me retrouvai capturé et ligoté dans le camp des Blafards, alors que feu-mon cortège de guides nains rôtissaient sur une broche en attendant le festin de victoire qui allait s'ensuivre.

Nous ne possédons aucun autre récit ou légende à propos de cette race de T'skrangs faisant allusion au fait qu'ils puissent se nourrir d'autres races de donneurs-de-noms. Je soupçonne que le narrateur délirait à cause de la douleur causée par une blessure, ou qu'il souffrait des effets d'une plante ou d'une potion dont se servent ces T'skrangs souterrains, ou bien encore que cette « rôtissoire » n'est rien d'autre qu'un type de torture.

Merrox

Lorsque des Blafards capturent un T'skrang provenant d'une autre tribu, ils ont une coutume qui consiste à le libérer s'il parvient à leur conter une histoire qu'ils n'ont jamais entendue auparavant. Ils prétendent qu'il n'y a rien de plus agréable pour un T'skrang que d'entendre une belle histoire, mais je n'étais pas au bout de mes peines. Je suis un Troubadour accompli, et pourtant, j'étais incapable de raconter une histoire qu'un membre de l'assemblée ne pouvait finir à ma place. Les Blafards vivent peut-être à quarante lieues sous la surface de la terre, mais ils n'en ont pas moins une excellente connaissance des légendes. La guerre contre les Elfes, la géhenne de la Terre, le vieil homme et ses filets, la fondation de Théra, la venue des Horreurs, ils connaissaient tous ces récits sur le bout des doigts.

Je désespérais de trouver une histoire originale, lorsque la solution idéale me vint à l'esprit. J'inventai de toutes pièces une histoire qui relatait les détails du voyage de Vaare-aux-Dents-Longues et la destinée de son vaisseau, le *Messager de l'Aube*. Cette légende fut la clé qui me rendit ma liberté, et accessoirement, me permit plus tard de remporter le premier prix du concours des bardes de Lernæa. Mais nous nous égarons ! J'avais tellement impressionné les Blafards avec mon histoire sur le sort du *Messager de l'Aube* qu'ils insistèrent pour me faire rencontrer leur souverain. Grâce à leurs bateaux, Ils m'entraînèrent de plus en plus profond sur les cours d'eau qui coulent sous les montagnes de Throal. Ces embarcations, qui sont de véritables trésors d'ingéniosité, flottent grâce à des poches gonflées et étanches, que les Blafards obtiennent en faisant sécher les intestins d'une créature souterraine qu'ils nomment *iyoshkira*. Ils traitent sans doute ces peaux afin de les rendre plus résistantes aux chocs : ces flotteurs tinrent bon même lorsque je les effleurai avec le fil d'une épée. Les Blafards utilisent les os du *iyoshkira* pour construire le châssis de leurs embarcations, puis ils y dressent et y enchâssent fermement des mats pour en faire des radeaux. Ces T'skrangs s'appuient sur leur connaissance des courants pour manœuvrer leurs bateaux, mais il leur arrive de sauter volontairement dans l'eau pour tirer leur radeau lorsque c'est nécessaire.



Dans les profondeurs de la chaîne de Throal, au delà même des niveaux que les Nains ont exploré jusqu'ici, le réseau de rivières souterrains se rejoint au sein de vastes cavernes, et forme des lacs et même des bassins océaniques. Les Blafards nomment cet endroit *Shuss Halima*, que l'on peut à peu près transcrire par foyer scintillant. Le mot scintillant fait référence à la lumière émise par une mousse phosphorescente qui se développe dans la chaleur et l'humidité de ces cavernes. Jamais au fil de mes voyages je n'ai contemplé de lieu plus étrange : de nombreuses espèces de la faune et de la flore s'épanouissent ici, et certaines m'en laissent pantois (des plantes aux feuilles arborant toutes les nuances de l'arc-en-ciel sauf le vert, des champignons de la taille d'un arbre le long de la berge, et des poissons qui luisent comme des lucioles !)

La plus grosse surprise de mon périple dans les cavernes scintillantes fut de découvrir que le monarque des Blafards n'était pas un T'skrang ! Mon escorte amena le radeau au centre d'un lac à la lumière éblouissante au sein duquel le roi recevait sa cour. Tout autour du lac, l'on avait creusé des habitations dans les murs de la caverne pour y loger les Blafards, et l'endroit bourdonnait de T'skrangs affairés et de navires qui s'approchaient. Alors que nous attendions patiemment au centre du lac, une flotte de ces embarcations navigua vers nous, et tous étaient lourdement chargés de nourriture.

Soudain, notre navire commença à tanguer dangereusement, les eaux autour de nous se mirent à bouillonner, et à moins de dix mètres de nous jaillit la tête d'un Dragon ; sa seule mâchoire était suffisamment grosse pour engloutir l'un de nos navires d'une simple bouchée. Ainsi était **Earthroot**, souverain des Blafards. Mon audience fut brève, et j'en remercie les Passions.

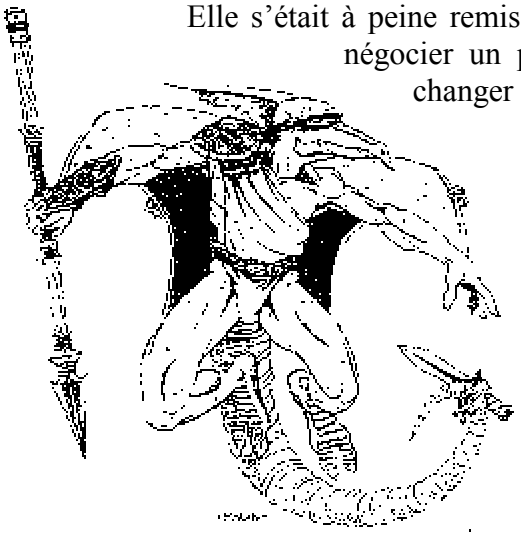
La plupart des légendes racontent que les Dragons ne supportent pas l'eau, mais je suppose que celui-ci avait installé sa tanière sous l'eau car c'était la seule manière de soutenir son poids titanesque. **Earthroot** apprécie tout particulièrement la bonne chère, et sa cour se soucie moins de gouverner que d'approvisionner et de nourrir son roi. Il s'avère qu'**Earthroot** a apparemment protégé les Blafards au cours du Châtiment, c'est pourquoi les T'skrangs le traitent avec un si grand respect. Il me sembla des plus amicaux pour un Dragon, et j'avoue avoir fait davantage que simplement survivre à notre entrevue : j'obtins de lui certaines concessions concernant les Nains, ainsi que l'autorisation d'achever ma mission ; j'obtins également des Blafards qu'ils me ramènent à la lumière du jour.

DES T'SKRANGS DOUÉS DE LA CAPACITÉ DE VOLER

En de rares circonstances, les bébés t'skrangs peuvent naître dotés d'une fine membrane qui relie

leurs poignets à leurs hanches, et que nous appelons *k'stulaa*. Au cours du Châtiment, les hommes qui s'occupaient de la couvée y voyaient un mauvais présage pour la fondation, et pour une raison très simple : les enfants dotés de *k'stulaa* deviennent de véritables entêtés quand commence leur *kaissa*. Impossible de les détourner de leurs buts : apprendre à voler, atteindre les grands espaces, et la perte de la capacité à parler notre langue. Il est des plus étranges de contempler un T'skrang en manque de mots ! Au cours du Châtiment, alors que personne n'était autorisé à quitter les dômes des villages, de nombreux *k'stulaa* sombrèrent dans la folie enfermés dans les kaers.

Mon cinquième enfant fut un *k'stulaa*. Outre le fait d'obtenir un avantage peu commun lorsqu'elle s'accrochait aux cordes de notre dôme, Gamal n'avait à priori rien de différent des autres enfants. Pour ses onze ans, cependant, des changements commencèrent à se faire sentir. Elle aurait normalement dû exécuter des tâches qui lui avaient été assignées, mais on la découvrit sur le toit d'une des tours du village. Délaisser ses corvées ne lui apporta rien d'autre qu'une punition, mais ces rappels disciplinaires ne firent que rendre Gamal plus distante et plus inaccessible. Un jour, les sentinelles la repêchèrent dans l'eau après qu'elle ait sauté du haut d'une tour en tentant de voler.



Elle s'était à peine remise de ses blessures qu'elle essaya de nouveau. Je tentai de lui négocier un poste sur un navire en tant que *khamorro*, espérant que lui changer les idées pourrait être une solution, mais aucun équipage n'accepta de la prendre à bord. Personne ne sut au juste comment Gamal survécut à sa quatrième chute, mais des témoins affirment qu'elle reprit de l'altitude en planant après avoir contrôlé sa chute à l'aide de ses ailes, mais ce ne fut que pour s'écraser sur une tour voisine. Après cet événement, nous avions si peur qu'elle se tue en tentant à nouveau l'expérience, que nous fîmes en sorte de la pour ainsi dire prisonnière au village. Aussitôt, elle tomba très malade, puis elle se ferma à la communication jusqu'à abandonner tout dialogue. Enfin, elle se mit à gazouiller et à siffler à la manière d'un oiseau. Lorsque ma santé mentale en arriva à montrer des signes de faiblesse, j'implorai un vieux compagnon d'armes, une Sylpheline du nom de Jennalee, d'apprendre à Gamal à voler. Quelques jours sous la tutelle de Jennalee suffirent à provoquer chez Gamal une foncière amélioration, et nous eûmes même une brève discussion, même si elle consista essentiellement en ânonnements intarissables sur les joies du vol. Jennalee appelait l'obsession de Gamal la « passion pour le vol ». A priori, de nombreux jeunes Sylphelins font l'expérience d'une telle phase à l'adolescence.

Après avoir « entraîné » Gamal pendant quelques semaines, Jennalee nous proposa à tous les trois de nous rendre sur les contreforts de la chaîne de Throal. Gamal pouvait en effet planer sur de longues distances, mais elle s'avérait pour l'instant incapable de décoller par ses propres moyens. Jennalee pensait que la hauteur des montagnes serait ainsi un excellent moyen de satisfaire l'insatiable passion de Gamal pour le vol. J'avais tellement été impressionné par le changements d'attitude de Gamal depuis que mon amie l'avait prise en charge que j'organisai personnellement la traversée par le prochain navire qui remontait le fleuve.

Gamal fit elle-même excellente impression auprès de l'équipage du *Cavalier des Mers*. Tous les jours que dura notre voyage, elle décollait du haut du pont supérieur sous la direction de Jennalee. En règle générale, la plupart des T'skrangs sont pris de terreur à l'idée du vide, mais la quête exubérante et acharnée de Gamal persuada les membres d'équipage qu'elle avait en elle une dose peu commune de *jik'harra*.

Lorsque nous quittâmes le fleuve pour mettre le cap sur les montagnes, je fus de leur avis. Dès le matin, Jennalee partait en reconnaissance dans l'espoir de trouver une cime ou une falaise dans les environs, puis Gamal et moi-même devions la suivre sur un terrain effroyablement accidenté. A peine avions-nous atteint le somment que Gamal courait et se jetait dans le précipice. A distance raisonnable du bord, je luttai contre le vertige et même le malaise pour pouvoir contempler Gamal déployer ses ailes et s'élever vers les nuages. Je vais vous dire la vérité : pas une fois je ne ressentis le désir de rejoindre

Gamal, de me retrouver en suspens entre ciel et terre, mais la joie infinie qu'elle éprouvait me fit comprendre que c'était là ce que les sages entendaient lorsqu'ils disaient que « *l'haropas* réside au cœur de toute peur et de toute passion ».

Pour notre cinquième jour dans les montagnes, au coucher du soleil, les *k'stulaami* pénétrèrent dans notre campement. Chacun de ces étrangers était doté de *k'stulaa*, et ils avaient tatoué cette membrane de motifs et de trames complexes qui rappelaient étrangement les décorations que l'on retrouve sur les robes des sorciers. Nos premiers échanges furent quasiment silencieux, mais après avoir partagé notre repas du soir, ils se mirent à converser avec Gamal dans ce langage qui ressemblait à celui d'un oiseau, et qu'elle avait déjà employé lorsqu'elle avait été enfermée dans les dômes. Le jour suivant, ils nous conduisirent jusqu'à un sentier assez abordable qui serpentait le long d'une des plus hautes montagnes de la région. Le chemin se rétrécit bientôt à l'état de corniche hasardeuse, qui longeait un précipice aux profondeurs insondables. Incapables de regarder en bas, nous fixâmes notre regard au ciel, et aperçûmes ce qui semblait être une famille d'aigles qui décrivait de majestueuses arabesques à travers les nuages.

Comme la corniche faisait un coude, nous découvrîmes les habitations des cimes des *k'stulaami*. Les demeures de ces T'skrangs ailés étaient creusées profondément dans des sommets à pic à des milliers de mètres d'altitude. Les *k'stulaami* n'avaient qu'à faire deux pas au delà de leur porte d'entrée pour se jeter dans les airs. Ils étaient plusieurs centaines à vivre ici, mais l'endroit semblait assez grand pour y accueillir plusieurs milliers de leurs congénères. Notre guide m'introduisit auprès d'une vieille T'skrang ridée qui se présenta comme la Shivalahala Sesslakai. Elle m'affirma qu'avant le Châtiment, la Maison de l'esprit du Vent, qu'elle dirigeait, faisait partie des Grandes Maisons t'skrangs. Toutefois, avec l'arrivée des Horreurs, l'aropagoï s'était amenuisé, parce que sa maison dépendait des T'skrangs du fleuve, qui apportaient jusqu'à sa citadelle des cimes les enfants nés *k'stulaami*.

Depuis que ce compte-rendu a été écrit, plusieurs membres des Aropagoï du fleuve, ainsi que des sociétés de commerce de Grand-Foire, ont établi des contrats commerciaux avec la Maison de l'Esprit du Vent.

Ardinn Ter?

La shivalahala ignorait pourtant que le Châtiment avait pris fin, car l'Aropagoï Sesslakai n'avait jamais acquis ce rituel élémentaire permettant d'indiquer le retour des Horreurs dans le royaume infernal d'où elles étaient venues. Aussi notre visite s'avéra-t-elle l'occasion d'une grande célébration. Jennalee et moi reçûmes un accueil héroïque ; nous fûmes nommés porteurs d'heureuses nouvelles, et repartîmes avec davantage de cadeaux que nous n'en pouvions porter. Ma chère Gamal, bien entendu, demeura avec les *k'stulaami* dans leurs demeures des cimes, et elle y est sans doute encore à l'heure actuelle, à se jeter du rebord du monde sans rien d'autre qu'une fine membrane de peau pour empêcher une chute vertigineuse. Rien que d'y penser, j'en frémis encore, mais que voulez-vous, les enfants finissent tous par grandir un jour…

Des T'skrangs qui vivent dans la jungle

Sous le rideau de la Jungle Servos vivent des tribus t'skrangs qui demeurent très proches de leurs origines. Pour eux, ni navires, ni Traité des Equipages. Leurs dômes sont en fait des huttes faites de roseaux et de boue, à demi immergées dans les eaux peu profondes des affluents du Serpent. Ils luttent pour leur survie en chassant les créatures les plus dangereuses de la jungle armés de simples épieux surmontés de silex. Je ne connais guère d'autre peuple en Barsaive, à part peut-être les Dompteurs de la jungle Liaj ou les Cathan de Servos, qui vivent dans des conditions aussi primitives.

Leurs armes archaïques ne les empêchent pas d'être des guerriers accomplis, et de nombreuses fourrures et peaux de qualité de Barsaive proviennent des relais commerciaux que les T'skrangs du fleuve ont mis en place en pleine jungle. Comme je l'ai déjà mentionné, la Shivalahala V'strimon ne me traite pas toujours avec le plus grand respect, et une discussion particulièrement âpre que j'avais eu avec elle m'a valu les honneurs d'un voyage en mission dans l'un de ces relais commerciaux de la jungle de Servos.

Je me souviens qu'au cours du périple, l'équipage du navire prit un malin plaisir à raconter des histoires sur les cannibales, sur la façon dont ils affûtaient leurs dents avec des pierres à aiguiser, ou encore sur leur talent tout particulier à fumer la viande de Donneurs-de-Noms. Je passai presque tout le printemps à négocier un lot de peaux tannées, sans cesser de me demander si l'une d'elle pouvait avoir appartenu à un T'skrang. Cet été-là, les Thérans lancèrent la campagne militaire de Travar, et le relais commercial fut anéanti par la marine thérane, de même que toute trace de civilisation bordant le Serpent en amont du lac Pyros. A ma grande surprise, ces T'skrangs de Servos ouvrirent leurs demeures à ces réfugiés qui avaient perdu leur toit à cause des Thérans, et qui s'étaient retrouvés sans foyer au beau milieu de la jungle. Au cours de mon séjour chez eux, je conçus un respect profond et durable pour ces gens que nous sommes prompts à reléguer au rang de sauvages.

Les dômes des T'skrangs de Servos sont beaucoup plus petits que ceux du fleuve Serpent, mais ils compensent la taille par le nombre. Le village où mes compagnons d'infortune et moi avions trouvé refuge, qui comptaient une centaine d'habitants, comptait plus de quarante-cinq dômes reliés par des tunnels souterrains. La plupart des couples mariés vivaient seuls dans un dôme. Le village disposait bel et bien d'un couvoir communautaire, mais contrairement à l'anonymat des œufs de ma fondation, les femmes de la tribu personnalisaient leurs œufs en y peignant des symboles afin de les identifier.

Les T'skrangs utilisent des tambours de communication pour relayer les messages sur de longues distances, et nous eûmes par ce biais la possibilité de suivre le cours de la campagne d'été des Thérans. Chacun de ces tambours, d'environ 1,50 mètre de diamètre, nécessite trois musiciens qualifiés pour émettre un signal compréhensible, et les sons qu'il produit sont à la fois complexes et agréables à l'oreille. Ce rythme constitue un langage étonnamment explicite, et se propage sur des kilomètres à travers la jungle. Il nous était facile de dresser une liste exacte du nombre et de la localisation des troupes thérane au fur et à mesure que les signaux nous parvenaient de tous côtés. Evidemment, ordonner et interpréter les signaux relevait en soi d'une toute autre forme de subterfuge, mais je fus tellement intrigué par ce concept que je m'appliquai à le comprendre autant que possible.

Les Valse-vent *sylphelins, ces troubadours qui se servent de leurs ailes comme d'un moyen de communication, ont eux aussi eu l'idée d'échanger des messages grâce à la musique. Cette information renforce la théorie selon laquelle les différentes races de Donneurs-de-Noms ont davantage de points communs que de différences.*

Thom Edrull

Les troupes thérane ne virent que très peu s'aventurer aux abords de la communauté, mais un jour, les tambours nous apprirent qu'une vedette thérane venait de s'écraser à environ 3 kilomètres en amont du fleuve. Avant que j'aie pu suggérer que mes compagnons et moi puissions examiner la situation, la lahala de la tribu fit ordonner une chasse, et je compris rapidement que les Thérans étaient les proies. La fin du Châtiment avait poussé les Thérans du Quai des Nuages à affluer en masse et à ratisser les villages de Servos en quête d'esclaves pour leur domaine. Mais ceux qui commettaient l'erreur de pénétrer en Servos sans y être préparés ne survivaient que rarement.

Toutefois, comme nous arpentions les profondeurs de la jungle en quête de l'épave du vaisseau, je me mis à douter que quarante T'skrangs, sans armure, et équipés d'armes primitives, puissent véritablement inquiéter les soldats entraînés du Supra-Gouverneur. Mais au moment où nous fûmes en vue de notre cible, j'aperçus sept autres groupes de chasseurs, tout aussi nombreux que nous, arrivaient à destination. La vedette se tassait au beau milieu de la végétation comme une piètre forteresse, et le visage des marins canonniers était marqué par la terreur. Je me souvins alors des histoires que m'avaient

racontés les membres d'équipage du navire, et me demandai que les Thérans avaient bien pu entendre à propos des « cannibales de la jungle ».

Complètement invisibles grâce à la végétation luxuriante, nous nous accroupîmes parmi les fougères, et attendîmes. Au bout d'un certain temps, les Thérans envoyèrent une dizaine d'hommes et une troupe d'esclaves chercher de l'eau. De la part des T'skrangs de Servos, je m'attendais à une tactique simple et directe, telle qu'une attaque frontale immédiate, mais au lieu de cela, ils prirent le détachement en filature alors que ces derniers se frayaient un chemin jusqu'à la rivière. Un petit groupe de T'skrangs se sépara de nous, et se déploya en éclaireurs. Ils tendirent une série d'embuscades aux Thérans, et les neutralisèrent les uns après les autres sans toutefois toucher aux esclaves. Lorsqu'il ne resta plus qu'un seul marin, quarante chasseurs se jetèrent des arbres en poussant ensemble un cri de guerre sauvage. Le marin, dans un élan de panique indescriptible, entama une course effrénée jusqu'à son vaisseau. Nous libérâmes les esclaves et leur donnâmes à chacun une lance, avant de regagner notre poste hors de vue des Thérans, et d'attendre la tombée de la nuit.

Au cours de l'attente, les T'skrangs rassemblèrent des morceaux de bois, des feuilles et de la mousse et commencèrent à concevoir leurs masques de guerre. Je me retins de rire à la vue du résultat rudimentaire de leurs efforts, convaincu que les feuilles leur masqueraient la vue, que les morceaux de bois s'accrocheraient dans les lianes et autres plantes grimpantes, et que le maque tout entier se retrouverait au sol avant la première mêlée. Mais bientôt, le crépuscule se glissa à travers le rideau d'arbres et la jungle s'emplit des mille et un bruissements de la faune nocturne, les guerriers revêtirent leurs masques, et il me sembla soudain que ce n'étaient pas des T'skrangs que je contemplais, mais les visages de centaines d'Horreurs.

J'avais déjà été impliqué dans de nombreuses batailles avant celle-ci, et je ne compte plus les fois où j'ai entendu les cris et les souffrances de personnes sur le point de mourir. Mais jamais ces voix n'avaient été aussi emplies de terreur et de désespoir, comme ce fut le cas cette nuit-là. Les T'skrangs épargnèrent quelques Thérans pour leurs propres besoins. Ils repêchèrent quelques survivants, et les abandonnèrent sur une voie de passage où une patrouille thérane pourrait les récupérer quelques jours plus tard. Selon moi, ces rescapés étaient aussi fous que n'importe quel Nommeur infecté par une horreur.

Ces événements me firent me poser des questions à propos du Châtiment, et une fois de retour au village, je demandai à la lahala comment son peuple avait pu survivre au temps des Horreurs sans bénéficier de la protection d'une citadelle ou d'un kaer. Une ombre passa sur son visage, et elle me répondit simplement : « Cette page du passé a été tournée, et le livre de la mémoire est désormais clos. Nous ne parlons jamais de cette ère de ténèbres, pas plus que nous ne pouvons parler des jours qui l'on précédée. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous avons versé du sang et des larmes. Nous avons versé du sang et des larmes. »

En fait, les T'skrangs de Servos sont bel et bien cannibales, mes amis, mais ils ne chassent pas se nourrir. La fondation récupéra les corps des T'skrangs qui étaient tombés sur le champ de bataille théran, et les cuisina pour en faire un festin. Toute la tribu était présente pour le banquet de victoire, et mangea la chair des ses frères et sœurs. Je finis par me joindre au festin, et mes compagnons en furent horrifiés. A mesure que je mangeais, les ombres des arbres environnants s'éveillèrent à la vie, les sons de la jungle prirent tout leur sens, et je me mis à entendre un battement régulier, comme si la terre elle-même était une peau de tambour tendue à l'extrême sur laquelle de sombres déités battaient la mesure. Le banquet fut suivi par une danse. Ce qui se passa au cours de cette danse, je ne le décrirai pas ici. Pas plus que je ne retranscrirai les chansons qu'ils ont entonnées et les histoires que j'ai entendues. Tout ce que je peux dire, c'est « nous avons versé du sang et des larmes ».

Voilà tout ce que je peux dire à propos des T'skrangs de Servos. Les souvenirs que je conserve de ces membres de notre race occuperont jusqu' à la fin de ma vie une place primordiale dans mon cœur. Je retournai à V'Strimon la printemps suivant, et je suppliai la shivalahala de me renvoyer dans ce minuscule relais commercial de Servos. Hélas, je fus placé à la cour de Varulus à Throal, et je n'ai jamais remis le pied dans cette jungle depuis.

DE L'AMOUR DES T'SKRANGS POUR LE LANGAGE

Les T'skrangs sont persuadés qu'aucune autre race de Donneurs-de-Noms n'apprécie autant les langues que nous. Bien entendu, nous avons hérité des Elfes nos traditions de bardes, mais là où les Elfes consacrent leurs efforts les plus passionnés à la poésie et au discours philosophique, nous autres T'skrangs investissons toute notre énergie dans toutes les conversations triviales où règnent le bel esprit et l'humour. Les Nains, être naturellement taciturnes, ont coutume d'affirmer : « Lorsqu'un Elfe et un T'srang vous adressent la parole, l'Elfe est soporifique au possible, mais le T'skrang, lui, est bavard à en mourir. » Je n'ai jamais connu de Nain qui soit mort d'avoir écouté une trop longue discussion, mais j'admets volontiers que les gens de ma race en sont souvent à discourir lorsque le silence suffirait.

Comme la plupart des Barsaiviens, les T'skrangs ont adopté les idéaux du Livre du Lendemain, et parlent donc couramment le Throalique. Cette langue nous apporta de considérables avantages commerciaux : au moins la moitié de la population de Barsaive n'est même pas capable de prononcer les sonorités complexes de notre langue, et quelques rares personnes parviennent à articuler quelques mots en écorchant la syntaxe. Au cours du Châtiment, notre langue se ramifia en de nombreux dialectes, quasiment autant qu'il y a de villages le long du fleuve, ce qui rendit notre langue natale encore plus difficile à apprendre pour un étranger. Nous nous cramponnons pourtant à notre langue originelle jusqu'au sein de nos villages en amont du fleuve, mais aussi en présence d'autres Donneurs-de-Noms. Certains concepts tels que *t'chai kondos, jik'harra* ou *haropas*, sont tout bonnement impossibles à traduire.

Mon peuple a également su conserver notre propre langage écrit, malgré l'emploi quotidien de la langue naine pour transcrire les opérations les plus courantes. L'écriture t'skrang consiste en une suite de dessins, et elle est une forme d'art à part entière. En accentuant d'une manière spécifique certains des traits de ces caractères, il est possible d'exprimer diverses humeurs et insinuations subtiles. Souvent, les Maîtres de l'écriture t'skrang laissent volontairement au lecteur le soin de comprendre le sens profond de certains mots à sens multiples issus de leurs manuscrits. De par ma propre expérience, je peux vous assurer qu'il n'est vraiment pas facile de retrouver le véritable sens de mots qui composent un ancien sort découvert dans un grimoire ayant appartenu à un Elémentaliste t'skrang. A plus forte raison lorsqu'une horreur affamée gratte à votre porte.

Aujourd'hui, le nombre de T'skrangs qui savent encore écrire notre langue n'a jamais été aussi faible, et pourtant, nous croyons toujours à l'utilisation à grande échelle de nos systèmes de mesure. Le premier, le système numérique, simplifie réellement les opérations arithmétiques, et de nombreuses personnes en relations commerciales avec les T'skrangs intègrent ce système. En utilisant un nombre limité des caractères t'skrangs originels, Jen Damritsar Syrtis a réussi à traduire certains des textes mathématiques classiques de notre langue en Throalique. C'est un système que nous espérons voir se développer en Barsaive. Dans la mesure où notre système numérique représente une partie importante de notre culture, les T'skrangs adultes qui savent l'utiliser sont plus nombreux que ceux qui savent lire.

La méthode que nous utilisons pour retranscrire la musique, qui est lui-même relativement proche de notre système numérique, nous permet d'écrire de façon simple et concise une partition multi-instrumentale. En tant que troubadour, j'admets que ce sont les Elfes qui sont à l'origine de la formalisation originelle de la musique, mais on ne peut guère dire que leur système soit simple ou concis.

DES COUTUMES SPÉCIFIQUES AUX T'SKRANGS

Tous les T'skrangs, sans distinction de répartition géographique ou de comportement, ont en commun un ensemble de coutumes. Bien que des événements tels que les rituels de baptême, les rites conjugaux ou funéraires soient très similaires aux autres races, il existe tout un protocole caractéristique des gens de ma race : l'utilisation de leur queue.

DE LA MANIÈRE DE VIVRE HARMONIEUSEMENT AVEC UNE QUEUE

Les T'skrangs pensent que les autres races de Donneurs-de-Noms ont dû, quelque part, déplaire aux Passions, ce qui expliquerait pourquoi ils naissent sans queue. Et, de fait, de nombreuses fondations des abords du fleuve conservent la tradition consistant à couper la queue de personnes ayant commis des infractions mineurs à la loi. Aucun T'skrang ne saurait dissimuler un tel stigmate, mais l'on survit facilement à ce genre de blessure, sans compter que la punition est de courte durée : la queue repousse en l'espace d'un an.

En toute logique, le lecteur pourrait croire que les T'skrangs considèrent tous les autres peuples comme des criminels. Il n'en est rien. Il nous est seulement difficile, pour ne pas dire impossible, de s'imaginer naître sans queue. Comment peut-on courir et conserver son équilibre sans queue pour faire contrepoids ? Sans une queue sur laquelle s'appuyer, comment reposer ses pieds fatigués ? Et à quoi bon apprendre à nager sans queue pour se propulser et se diriger ? Etre doté d'une queue est essentiel, et pourtant, les autres races ne semblent pas se formaliser de naître sans. Nous avons un dicton qui dit : « Un bébé né sans queue doit dans tous les cas apprendre à marcher ».

Bien sûr, les autres Donneurs-de-Noms ne sont que très peu conscients du langage lié aux mouvements de la queue. Au beau milieu de la foule, il y a toujours quelqu'un pour oublier que notre queue occupe 1m20 à 1m80 de place dans notre dos. Et dans la mesure où notre queue est toujours en mouvement, le fautif, le plus souvent, en est quitte pour un léger coup dans les côtes ou une tape derrière la tête, puisqu'il est trop pressé pour être poli. Hélas, les villes semblent pleines de ces individus prêts à saisir le moindre prétexte pour démarrer une bagarre, quand bien même il s'agit d'un réflexe tout à fait involontaire. Vraiment, une attitude absolument barbare.

Les non-T'skrangs se doivent de comprendre l'un des principes les plus importants de notre protocole : si jamais une queue vous bouche le passage, ne cherchez jamais à la déplacer par vous-même. « Tirer la queue d'un T'skrang », c'est le provoquer en un duel en règle, et de nombreux T'skrangs très délicats s'adonnent à la discipline de Maître d'Armes afin de minimiser les risques dans un tel cas. En outre, « se faire tenir la queue » est la pire des insultes que l'on puisse proférer à un T'skrang. Ces deux facteurs font qu'il est fort délicat d'échapper à cette situation de conflit caudal sans combattre. Voici ce que je suggère à ceux qui sauront être attentifs : si la queue d'un T'skrang vous bloque le passage, demandez pardon à son propriétaire, et attendez qu'il bouge de lui-même.

Lorsque la queue d'un T'skrang demeure immobile, c'est souvent un signe de violence imminente, ou de toute autre vive réaction émotionnelle latente.

De fait, l'une des façons les plus sûres de reconnaître un T'skrang prêt à tuer tranquillement et de sang froid est d'observer sa queue : elle demeure détendue et mobile jusqu'à la seconde où il passe à l'attaque. Méfiez-vous de tels individus, car ils ne sont pas totalement sains d'esprit.

Un T'skrang qui frappe soudainement le sol de sa queue est amusé, mais s'il l'utilise pour balayer nonchalamment la poussière au sol, c'est qu'il est fatigué. Un T'skrang qui vient à vous en tenant sa queue entre les mains veut officiellement se rendre. Mais un T'skrang qui passe sa queue entre les jambes pour vous désigner commet un geste obscène. (Je n'en dirai pas davantage, il se peut qu'un jour, des enfants lisent ceci)

La queue d'un T'skrang est en perpétuelle croissance. Du coup, son extrémité devient régulièrement cassante et finit par tomber. Ce n'est ni douloureux, ni un signe de maladie. En fait, le

sang n'irrigue que très peu cette extrémité de la queue. Un T'skrang peut tout à fait se faire couper un mètre de sa queue au cours d'un combat, et la régénérer presque entièrement en l'espace d'un an.

Un jour que je me trouvais en ville au beau milieu d'une foule, je vis un passant me héler et me rapporter un morceau de ma queue que je venais de perdre. J'admets que sur le moment, je ne sus que penser. Est-ce qu'il me « tenait la queue » ? Mon promeneur était un jeune Nain du nom de Ghizon, et il semblait sincère dans sa démarche. Mais personnellement, je m'imagine mal interpeller une personne dans la rue dans le but de lui rapporter une poignée de ses rognures d'ongles. Croyez moi, si jamais vous trouvez dans la rue l'une de ces mues de queues de T'skrangs, laissez-là où elle est, c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner.

Aucun T'skrang sensé ne considérerait ce petit laïus complet sans faire référence à nos styles de combat. Les plus violents d'entre nous préfèrent s'attarder sur la fonction martiale de la queue, plutôt que sur les subtilités de son comportement social. Comme l'a un jour si bien dit le Guerrier Shen Arsi, « notre queue n'est rien d'autre qu'une arme parmi d'autres ». Chaque groupe du Fleuve Serpent lié par un Traité des Equipages semble avoir développé sa propre école de combat, en se servant de la queue d'une manière plus ou moins spécifique. Par exemple, la fameuse école Ch'tard préconise de sangler au bout de sa queue une dague dotée d'une lame de 10 cm. Ne vous trouvez jamais derrière un membre de cette école au milieu d'une foule : il pourrait vous trancher la gorge sans même s'en rendre compte. L'école Edo préfère miser sur la force et la souplesse. Les T'skrangs qui adoptent ce style apprennent à rendre leur queue préhensible, et s'en servent comme d'un tentacule pour saisir une cheville ou une arme. Les membres de l'école Skora, quant à eux, portent au bout de la queue une pièce d'armure spécifique dont ils se servent pour parer les coups.

La queue d'un T'skrang est tout autant une source de fierté qu'un outil pratique, et représente de plus un symbole de courage et d'originalité chez les T'skrangs. Lorsqu'un père responsable du couvoir veut rassurer un enfant contre le danger ou l'anxiété, il lui dit toujours *choth edo k'tan var*, ce qui signifie « Redresse la queue, sors-la de la vase ! »

DES USAGES ET DES HONNEURS DU BAPTÊME

Voici une vieille devinette t'skrang : il est double au commencement. Puis il évolue et devient triple. Devenu quadruple lorsque honoré, il arrive pourtant qu'il soit unique. Qu'est-il ? » Voici la réponse : le nom d'un T'skrang. Tout T'skrang naît avec deux noms : le premier est donné par le parent nourricier avant que le nouveau-né ne brise sa coquille, et le second est le nom de sa fondation de naissance. Pour le *kaissa*, lorsque le jeune T'skrang devient adulte, il choisit lui-même son troisième nom. Un T'skrang à qui l'on fait l'honneur d'intégrer un aropagoï en obtient un quatrième. Enfin, l'honorée T'skrang qui subit le *k'soto ensherenk* et acquiert le titre de lahala accepte que le nom de la fondation devienne son seul nom.

Nos noms ont peut-être l'air compliqués pour des étrangers, mais ce n'est rien en comparaison des noms dont nous baptisons nos navires. Tous les douze ans, nous rendons hommage aux Passions en ajoutant un nouveau nom au lignage de chaque navire :bien que peu de navires aient survécu au Châtiment, nous honorons ces vénérables équipages et leurs vaisseaux en transmettant leur nom à des navires plus récents.

Certains de ces noms se transmettent depuis des siècles, il se peut donc qu'une déclamation officielle du nom d'un navire dure près d'une heure. Certains noms de navires ne sont rien moins qu'une liste des noms de capitaines célèbres, alors que d'autres décrivent les événements qui ont marqué l'histoire du village. D'autres encore, lorsqu'ils sont prononcés, ravissent l'oreille en revêtant la forme de poèmes ou de récits.

Un tout autre type de rituel de baptême permet d'honorer chaque année le *niall*. Pour le malheur des générations à venir, cette cérémonie, que l'on nomme l'Epopée Annuelle, est en train de disparaître des traditions de notre société. Rédigée en un style très formel, à la manière des bardes, l'Epopée Annuelle résume en cinq décasyllabes les principaux événements qui ont marqué la fondation en l'espace d'un an. Dans le courant de l'hiver, la lahala sélectionne un membre de la fondation et l'honore

en lui confiant la tâche de rédiger l'Epopée Annuelle. On en chante la version définitive au premier jour du printemps, lors de l'élection du nouvel équipage. La lahala mémorise toujours l'Epopée Annuelle, afin que toutes les lahalas à venir puissent la connaître grâce au rituel du *k'soto ensherenk*.

DES RAISONS QUI POUSSENT AU MARIAGE

La séduction et le mariage n'ont qu'un rôle mineur dans la société t'skrang. Pour un T'skrang, il est beaucoup plus facile d'affirmer ce que ne signifie pas le mariage, que d'en décrire les répercussions sur sa propre vie. Dans la mesure où nous considérons que chaque œuf renferme un enfant potentiel, nous ne décourageons pas l'accouplement en dehors du mariage. Et dans la mesure où, depuis la naissance jusqu'à la mort, nous appartenons à une grande famille, il ne nous est pas nécessaire de nous marier pour bénéficier de l'aide d'un proche. Enfin, dans la mesure où nos organisations politiques génèrent une prospérité communautaire plutôt qu'un pouvoir personnel, il n'y a rien à gagner à arranger des mariages entre membres de différents aropagoï.

Pour les étrangers, les couvoirs et les fondations t'skrangs ont tendance à rendre les mariages entre membres de ma race obsolètes. Et ils en arrivent à cette conclusion tout naturellement (les membres d'une race qui observent les rituels d'une autre race n'en saisissent que rarement les nuances). Astendar a étendu sa bénédiction de manière spécifique sur chacune des races de Barsaive, et les T'skrangs ne font pas exception à la règle. Le mariage offre à un T'skrang une petite chance de concevoir un enfant à chaque fois que sa femme est féconde, mais aussi une opportunité de découvrir la joie que l'on trouve uniquement dans les relations émotionnelles et mentales les plus intimes entre un homme et une femme.

Parce que notre race souffre d'un taux de fertilité capricieux, il est vital pour un homme et une femme de s'accoupler à chaque période de fertilité de la femme. Le mariage permet et facilite cette régularité. Une femme non mariée qui entre en période de fécondité perd la certitude que son enfant potentiel ait une chance de voir le jour. Les pulsions sexuelles des T'skrangs sont sujettes au cycle lunaire, le cycle féminin de fertilité est donc aisément prévisible ; cependant, même chez les T'skrangs, l'accouplement obéit à des règles plus complexes et plus délicates que le simple rapprochement entre deux êtres.

Parfois, il me semble franchement que les Hommes sont prêts à suivre toute créature pourvue de deux jambes et de longs cils. De plus, je suis constamment surpris de la rapidité avec laquelle les humains concluent ce genre d'affaires. Autrefois, lors d'un périple au cours duquel je devais cartographier les cols des Monts Tylon, j'ai voyagé en compagnie d'un couple d'humains mariés depuis longtemps, et j'ai trouvé leur comportement sexuel tout à fait limpide. J'ai observé leurs regards se croiser autour du feu en soirée, et il m'a semblé à ce moment là qu'ils échangeaient quelque langage codé (je n'ai compris que plus tard leur signification). Immédiatement après, ils se retirèrent dans leur tente. Ils en ressortirent à peine quinze minutes plus tard, le sourire au lèvres et les joues rouges. Un couple t'skrang aurait mis au moins une heure avant d'atteindre l'étape de l'isolement dans la tente, et il y serait resté jusqu'au lever du jour.

L'accouplement de deux T'skrangs vise un but avant tout pratique ; depuis des siècles, nous avons donc établi un ensemble de rituels élaborés qui reflètent le sens profond de cet acte pour les membres de notre race. Ces rituels nous permettent de nous rappeler à chaque fois l'immense privilège, mais aussi la responsabilité que nous avons à procréer, mais ils nous permettent également de réaffirmer régulièrement nos liens conjugaux.

Lorsqu'un couple de T'skrangs se marie, le mari quitte sa fondation pour intégrer celle de sa

femme. Lorsque c'est possible, les deux fondations se rassemblent pour célébrer le rituel de mariage. Ceci dit, la passion des T'skrangs pour les voyages implique souvent que des T'skrangs originaires de différents villages, voire de différents aropagoï, se rencontrent et se marient. En ce cas, chaque fondation célèbre séparément l'événement ; la fondation du mari lui permet de s'en aller, et la fondation de sa femme accueille le couple. Puis le jeune couple intègre la famille - au sens large - de la fondation de l'épouse, et en partage les quartiers communs. Les T'skrangs qui vivent en milieu urbain expérimentent actuellement des habitations individuelles au sein d'une même fondation, regroupées autour d'un couvoir central. Jusqu'ici, le système semble fonctionner. Cependant, selon moi, la présence proche de toute sa famille est parfois le seul soutien que peut trouver un couple qui affronte les difficultés d'un mariage malheureux. Car cela arrive même aux T'skrangs.

DES RITUELS FUNÉRAIRES T'SKRANGS

A la mort d'un T'skrang, la fondation se réunit pour évoquer le souvenir de la personne décédée. Si elle est morte sur le fleuve, l'équipage accomplit alors le rituel de passage. Ce rituel, présidé par la lahala ou le capitaine selon les circonstances, s'accomplit de la manière suivante : chaque personne présente raconte une histoire qui rappelle la vie de la personne disparue. Dans la mesure où le rituel autorise les membres de la fondation à exprimer leur chagrin, personne n'émet de jugement sur ces histoires, et personne ne se permet de censurer ceux dont l'histoire s'éloigne de la norme t'skrang. Certaines des meilleures histoires t'skrangs qu'on ait jamais contées ont ainsi jailli de la bouche d'un T'skrang au cours d'un service funèbre ; dans ces contes, issus directement du cœur des conteurs, la vérité côtoie la fiction, et l'humour s'allie au pathétique pour servir l'inspiration. Les deux seules règles qui gouvernent ce rituel sont les suivantes : il est de bon ton de se retailler le queue en fonction du degré d'intimité que l'on partageait avec le défunt, et toutes les personnes présentes sont priées de dire un mot.

Lorsque chacun a raconté son histoire, le corps est incinéré grâce à du feu élémentaire, et les cendres sont placées dans une petite barque de papier et confiées au Fleuve Serpent. Le rituel prend fin au moment où la lahala - ou le capitaine - prononce ces mots : *amotla shivoam ga'nai*, ce qui signifie « du fleuve à la mer ». le frêle esquif transporte les cendres jusqu'à l'embouchure du grand fleuve, qui se jette dans la Mer des Enfers, là où les Passions ont enfermé la Mort, et où l'eau se mêle à la lave en fusion.

La mort des lahalas entraîne d'autres cérémonials. La plupart du temps, elles connaissent d'ores et déjà la date et le lieu de leur mort. Elles organisent donc leur propre rituel de passage et se préparent au *k'toso ensherenk* afin de transférer leur mémoire ancestrale dans l'esprit de la femme la plus âgée de la fondation. Personne ne sait comment les lahalas peuvent connaître de telles choses. Lors du rituel de passage des lahalas, en lieu et place des récits pleins de vie de l'histoire du défunt, la nouvelle lahala puise dans la mémoire ancestrale de son aïeule pour raconter une histoire à propos de chacun des membres présents au rituel. Ensuite, la fondation porte le corps de la défunte lahala jusqu'à l'endroit du *t'slashina* où le village cultive ses récoltes ; c'est là qu'ils incinèrent le corps, dans la vase du fond du fleuve. J'ignore pourquoi l'hommage funèbre à une lahala revêt cette forme, peut-être est-ce pour aider les membres de la fondation à comprendre et à accepter la mort de l'Honorée, et à renforcer la nature cyclique de la vie.

D'UN DISCOURS SUR L'*HAROPAS*

Haropas est le mot qu'utilisent les T'skrangs pour définir un état de parfaite communion avec les Passions. Ceci dit, même cette définition ne réussit pas à établir précisément ce concept. La tentative de traduction de Mitlas de Kratas donna le mot « pureté », mais l'idée que les hommes se font de la pureté contient une double part d'arrogance et d'absolu qui va bien au delà de la vision qu'accepteraient les T'skrangs. L'on dit des Questeurs qu'ils sont purs, par exemple, lorsqu'ils se dévouent à une seule Passion. L'*haropas* nous permet d'embrasser les idéaux de toutes les Passions en même temps, il nous permet d'oublier l'espace et le temps pour faire l'expérience d'une chose nouvelle. Les Obsidiens utilisent un mot, que nous ne pouvons ni prononcer ni écrire, et qui englobe un concept a priori

similaire. Lorsqu'ils en parlent aux autres races, ils semblent se satisfaire du mot « illumination ». Il est possible que l'*haropas* soit la voie de l'illumination, mais rien n'est sûr.

Les T'skrangs fondent leur notion de l'*haropas* sur quatre idées fondamentales : *jik'harra*, *kiatsu*, *p'skarrot* et *kyaapas*. Une traduction approximative de ces termes pourrait donner : intrépidité, discipline, mesure ou destin, et équilibre. Ces quatre notions sont les pierres angulaires de la vie d'après les T'skrangs, je vais donc me fendre d'une tentative d'explication.

A l'origine, les Nains traduisirent le mot t'skrang *jik'harra* par « bravade ». Mais comme le sens général du mot *bravade* réside dans la vantardise, dans la simple démonstration de courage, cette traduction est assez malencontreuse. De fait, selon le point de vue d'un étranger, la fureur, les fanfaronnades et le caractère tête brûlée d'un membre d'équipage de navire t'skrang doit dépasser l'entendement. Le véritable sens de *jik'harra* est tout à fait différent. Si l'on décompose le mot pour en étudier l'étymologie, *ji* signifie courage, et *k'harro* signifie le cœur, mais nous l'employons également pour désigner les Passions. Donc, *jik'harra* implique un cœur empli de courage, une passion vaillante. Pour vivre selon *jik'harra*, tout T'skrang se doit de s'efforcer de vivre hors d'atteinte de la peur.

La plupart des Barsaiviens pensent que les massacres aisés, presque désinvoltes, perpétrés par les Horreurs au cours du Châtiment, auraient délimité certaines limites : délicat, voire impossible dans ces cas-là d'embrasser *jik'harra* et de vivre au delà de la peur. Et pourtant, ils sont nombreux à clamer que les années passées à se cacher ont rendu mon peuple encore plus imperméable à la peur. Les leçons que le Châtiment enseigna à l'humanité firent ressembler les bravades insensées des T'skrangs à une simple effronterie. Les T'skrangs, bien entendu, connaissent la vérité sur la manière dont nous avons survécu au Châtiment en conservant notre *jik'harra*.

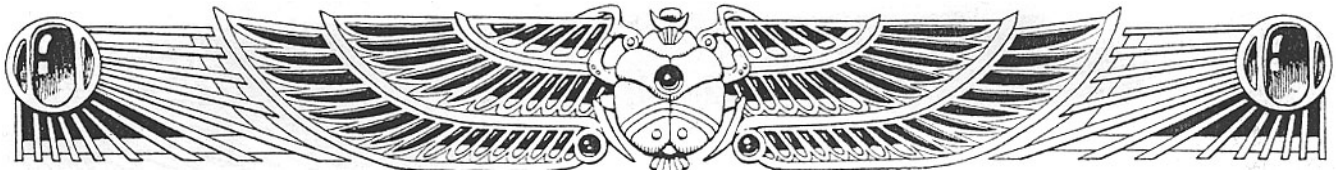
Selon la légende, lorsque les prévisions théranes de l'arrivée des Horreurs atteignirent les rives du fleuve Serpent, la Shivalahala Syrtis réunit sur place toutes les lahalas. Ce Grand Conseil des Lahalas examina minutieusement les fragments de sa mémoire collective du Premier Age, cherchant des bribes de savoir qui pourraient servir à se défendre contre les Horreurs. Bien que cette démarche n'ait pas su produire de solution, le conseil apprit que la race des Frères de Feu, c'est-à-dire les Dragons, avait autrefois accordé son aide aux T'skrangs, en un temps connu sous le nom de Grande Terreur. Demander de l'aide aux Dragons a toujours été une proposition risquée, et assez incertaine. Tout en gardant ceci à l'esprit, le Conseil de Syrtis, déterminé à recevoir toute aide potentielle, composa douze énigmes destinées à divertir les Dragons, tout en leur glanant les informations que le Conseil voulait obtenir. Armés de ces seules questions désespérées camouflées en énigmes, des émissaires se rendirent dans les antres des Dragons de Barsaive pour en ramener ce qu'ils pourraient y trouver. Parmi eux, peu revinrent à leur fondation, et un seul revint porteur d'un message. L'Estimable Suthparalans répondit à notre appel de détresse par un message crypté connu sous le nom de Treizième Enigme de Suthparalans. Il disait : « Les Horreurs savent ce que tu crains le plus – n'est-ce pas, ô fille du fleuve ? Le fleuve ne peut te cacher, les Thérans ne peuvent te convertir, les kaers ne peuvent t'accueillir. Que te reste-t-il, cœur vaillant ?

La réponse à cette énigme révèle un secret bien gardé. Les kaers et les citadelles furent bâtis pour empêcher les Horreurs d'y pénétrer, mais jamais ils n'auraient pu retenir en son enceinte un T'skrang empressé. De plus, nous ne possédions aucun moyen d'adapter nos demeures sous-marines pour soutenir un tel siège tout en continuant à procurer aux habitants l'air pur et la nourriture de l'extérieur nécessaires à notre survie.

Le Conseil résolut l'énigme suprême, et le Dragon Suthparalans lui enseigna des rituels magiques qui nous permirent d'hiberner pendant les siècles de ténèbres du Châtiment. Ces rituels, ainsi que les rites de Protection et de Passage des Thérans, nous garantirent que les T'skrangs survivraient au Châtiment sans être forcés à endurer des siècles de confinement.

Lorsque le Châtiment prit fin, nous émergeâmes de notre léthargie et, de même que de nombreux Barsaiviens, nous commençâmes à ré-explorer notre monde. Alors que l'immense majorité des Barsaiviens furent obligés de se tenir pendant de nombreuses années tapis au fond de leurs kaers et de leurs citadelles, nous autres T'skrangs émergeâmes sains et saufs, inchangés, prêts à se confronter aux Horreurs, notre *jik'harra* intact.

L'on dit que lorsque le Messager de l'Aube et son équipage retournèrent à Throal après leur



premier voyage, le vaisseau avait à son bord la lahala Desti-Denvis, ainsi qu'une délégation diplomatique de l'aropagoï V'strimon. Lorsque la lahala fut reçue en audience à la cour de Varulus, le roi demanda immédiatement si les T'skrangs avaient croisé le chemin des Horreurs depuis leur réveil des kaers du fleuve.

- « J'ai quitté V'strimon le premier jour du printemps, et nous en avons décimé cinq depuis lors », affirma Desti-Denvis.

Toujours d'après la légende, la cour toute entière se tut soudain. Puis Varulus éclata de rire, un gros rire nain venu du fond des entrailles. « Après toutes ces années, il n'est personne pour rivaliser avec les T'skrangs dans le domaine de la vantardise gratuite et des histoires invraisemblables ! » déclama-t-il.

L'expression que l'on pouvait lire sur le visage de Desti-Denvis aurait pu faire tourner du lait, et la cour dans son intégralité se mit à rire jaune. Elle secoua d'un geste théâtral sa coiffe à plumes, et, faisant une large révérence qui fit pâlir de honte la cour du roi, elle répondit : « Comme vous dites, Monseigneur, de la vantardise gratuite. » Shustal ! Il n'y a rien à ajouter. Nous autres T'skrangs refusons de gâcher une belle histoire en la racontant à des incrédules.

Le k*iatsu*, ou préparation au rituel, représente une autre des pierres angulaires de l'*haropas*. Le *kiatsu* force un T'skrang à acquérir une certaine discipline en se confrontant volontairement à ses peurs, une par une. Souvent, le *kiatsu* aide les étrangers à comprendre la détermination avec laquelle les gens de mon peuple accomplissent des actes a priori irrationnels. Pour atteindre le *kiatsu*, nous n'avons de cesse de grimper, nous suspendre, nous balancer, et faire des sauts périlleux. Non pas parce que de telles actions sont délicates, mais parce que la plupart des T'skrangs ont une phobie naturelle des hauteurs et frissonnent à la simple idée de tomber dans le vide. Si cela vous semble incroyable, essayez donc de faire monter un T'skrang à bord d'un navire aérien. Je vous garantis que vous n'arriverez à rien, à moins de suggérer que rester au sol pourrait être interprété comme un acte de lâcheté.

La confrontation avec ses peurs peut prendre autant de formes qu'il existe de peurs. Une personne calme et réservée pourrait affronter ses peurs en vendant des marchandises sur une place de marché pour affronter sa peur des étrangers. Une personne casanière pourrait entreprendre un long et périlleux voyage pour chasser son attachement à des lieux et des visages familiers. Les T'skrangs sont aussi faillibles que toute autre race – et il nous coûte de l'avouer – et plus d'un voyageur qui arpente la route de l'*haropas* peut s'écarter de la discipline pour tomber dans la vanité.

Le piège omniprésent de la vanité trouve prend toute sa dimension dans le *p'skarrot*, la troisième pierre d'angle de l*'haropas*. Comme la plupart des mots de notre langue, *p'skarrot* a deux significations. Le premier, « mesure », est un mot qui s'applique à notre façon de préparer la nourriture et les recettes pour indiquer la quantité d'ingrédients ajoutés afin de donner du goût. *P'ska nala p'skarrot* signifie « un peu de ceci, un peu de cela ». Dans un sens plus philosophique, p'skarrot représente la mesure du Nommeur. Néanmoins, pour mesurer un Nommeur, il faut bien comparer l'individu à quelque chose. Dans de nombreuses autres sociétés, la meilleure mesure pour comparer une personne, c'est quelqu'un, pas quelque chose – Je suis un plus grand homme que lui, mais je suis moins grand que le suivant. Les T'skrangs ne se mesurent à rien moins que l'univers lui-même. L'univers représente un défi, et les T'skrangs se préparent à l'affronter. Etre égal à égal pour ce défi, voilà ce qu'est le *p'skarrot* !

Le second sens de *p'skarrot* est « destin », bien que les T'skrangs perçoivent le destin selon un point de vue différent des autres races. Les fils des Hommes parlent du destin en termes de divine providence, comme si les Passions se souciaient de jouer la vie des Homme sur un plateau de mandala éthéré. Les T'skrangs, eux, croient que chaque être lance son destin comme il lancerait un filet dans les eaux. Les événements qui surviennent sont pareils à des poissons prisonniers du filet : ils sont splendides, nourrissants, et parfois incongrus. Pour les T'skrangs, construire sa destinée requiert une certaine habileté. S'il est bien tressé, le filet du destin attrape de gros poissons. La faim gagne celui dont le filet n'est pas assez solide. Hélas, cette habileté indispensable est souvent accompagnée d'une conscience excessive de soi qui empêche l'accès au véritable apprentissage. La dernière mode chez les jeunes T'skrangs consiste à choisir un rival - qui le restera toute sa vie - et baptiser *p'skarrot* les confrontations qui s'ensuivent avec l'adversaire. Rendez-vous compte, je réalise qu'ils ont tiré cette idée du comportement ork qui consiste à s'opposer à un ennemi juré, et ils s'en servent comme d'un prétexte, mais ces enfants ne devraient pas par la suite insister sur le fait que nous héritons la tradition de nos

ancêtres. De plus, j'ai entendu dire que de nombreux jeunes T'skrangs choisissent un Elfe comme rival, en s'appuyant sur nos épopées sur la guerre qui opposa jadis les T'skrangs et les Elfes. C'est à la fois complètement stupide et dérisoire ! Une personne en particulier offre bien trop peu de challenge à un T'skrang qui recherche le véritable sens du *p'skarrot*. Il ou elle doit combattre une force plus vaste, plus impersonnelle pour atteindre cet aspect de l'*haropas*.

La quatrième et dernière pierre angulaire de l'*haropas* est la *kyaapas*, ou équilibre. Pris en ce sens, la *kyaapas* fait référence à l'équilibre entre l'individu et la société. Les T'skrangs vivent au sein d'une communauté plus étroitement liée que toute autre en Barsaive. Les qualités qui constituent l'*haropas* (la discipline, la témérité, et la destinée) entrent souvent en conflit avec cet esprit de promiscuité omniprésent au sein d'une société de type clanique. La *kyaapas* admet cet état de tension et incite à l'équilibre.

Les T'skrangs se doivent de soumettre chaque instant de leur vie à la *kyaapas*, car un déséquilibre peut survenir très rapidement. La dernière histoire de Yustraa Piaan illustre tout à fait ce point. Il y est dit que Yustraa Piaan, vêtu en chasseur, et armé de ses seuls arc et flèches, rentra seul chez lui après dix ans d'absence. Lorsqu'il arriva, ce fut pour apprendre qu'en son absence, sa magnifique femme avait été harcelée par les attentions de plus de 35 hommes, et chacun d'entre eux attendait avec impatience le moment où elle annoncerait son choix à propos de l'homme qui remplacerait son mari dans le lit conjugal. Yustraa alla retrouver sa femme, mais ses voyages l'avaient si profondément changé qu'elle fut incapable de reconnaître son mari en l'homme qui la saluait.

Frappé par l'étrange tournure que prenaient les événements, Yustraa s'écria : « L'équilibre de ma vie est rompu. Quelle puissance en ce monde pourrait le rétablir ? »Il retourna dans la grande salle où festoyaient les soupirants, et se jeta soudain sur eux pour venger l'affront qui avait été fait à sa femme. Bientôt, sa femme se fraya un chemin jusqu'à lui, ayant réalisé que l'étranger qui l'avait saluée dans l'après-midi n'était autre que Yustraa, son bien-aimé mari. Ce jour-là, dans la grande salle à manger, ni Yustraa, ni sa femme, ni les prétendants ne survécurent. Le destin de Yustraa illustre parfaitement ce qu'entendent les T'skrangs par le prix de l'*haropas*. La communion avec les Passions n'est pas le lot des timides ou des indécis, mes amis.

DES T'SKRANGS ET DES PASSIONS

Dans la mesure où l'*haropas* implique un contact direct entre l'individu et les Passions, celles-ci figurent parmi les représentations les plus en vue de la tradition spirituelle t'skrang. Mais que signifie exactement « communier » avec une Passion ? Ah, ceci, mon ami, est une question que les philosophes t'skrangs essaient de résoudre depuis un temps qui remonte à la période où nous avons acquis le pouvoir de donner des noms. Est-ce une communication intégrale, formulée avec des mots ? Lorsque nous atteignons l'*haropas*, est-ce l'esprit des Passions qui pénètre en nous, comme le pensent les Questeurs, ou bien est-ce plutôt nous qui accédons mentalement au lieu spirituel où évoluent les Passions ? De fait, si l'*haropas* est bel et bien une communion avec les Passions dans leur ensemble, quel est l'intérêt de répondre à ces questions ? Je suppose que nous n'obtiendrons jamais véritablement la réponse, mais elles peuvent néanmoins initier de passionnantes discussions.

Tout village entretient un temple dédié aux douze passions, la plupart du temps situé dans le dôme le plus ancien de la fondation. Le village conserve toujours une modeste offrande de nourriture et de boisson sur une table du temple au cas où une Passions viendrait à leur rendre visite ; je soupçonne cependant qu'il suffise de peu aux Passions pour se nourrir. Mais je suppose que c'est l'intention qui compte. De même, c'est au sein de ces temples que les T'skrangs disposent leurs plus belles acquisitions artistiques. Comme je l'ai déjà mentionné, nous sommes persuadés que les sentiments que suscitent certaines œuvres d'art sont à l'origine de la création des Passions. Exposer ces œuvres dans les temples n'est donc que justice.

Le temple d'un village est ouvert à tous et à toute heure, et même le plus humble d'entre eux reçoit un nombre considérable de visites. Il s'agit de lieux propices à une introspection silencieuse, chose très rare dans l'enceinte communautaire du village. On célèbre au sein de ces temples les cérémonies traditionnelles telles que les baptêmes, les mariages, et la bénédiction du voyage annuel du navire, et bien sûr les jours sacrés que les Barsaiviens dédient à chacune des douze Passions. Il est tout à fait vrai que la plupart des temples t'skrangs dédient toujours des autels aux trois passions folles, Dis, Raggok et Vestrial. Les représentations de ces Passions sont enveloppées dans des vêtements noirs, mais nous continuons à nous souvenir de leurs anciens noms : Erendis, Rashomon, et Vestrial. On ne célèbre plus leurs jours sacrés, mais pour le solstice d'hiver, nous nous réunissons pour pleurer leur basculement dans la folie.

Les Passions dont nous invoquons le plus souvent le nom sont Thystonius, Chorollis et Upandal. Nous appelons Thystonius le Gardien de Jik'harra. Il sait emplir le cœur de courage et insuffler sa force pour l'imminence d'une bataille. Chorollis est bien entendu le père du commerce, et avant que nos navires ne quittent les docks, nous implorons sa bénédiction. Upandal, quant à lui, nous prête main forte pour toute construction ou réparation, depuis les embarcations jusqu'aux canons.

Il existe très peu de Questeurs t'skrangs qui parcourent le monde, sans doute parce que nos légendes et nos traditions dépeignent le dévouement absolu à une Passion unique comme une invitation à la folie. Ne vous méprenez pas ; nous partageons la vénération des Barsaiviens pour les Questeurs, et aucun individu révérant une passion (exceptées bien sûr les Passions folles) ne se verra refuser l'hospitalité dans l'un de nos villages. Nous n'encourageons simplement pas nos enfants à embrasser la vocation de Questeur. Ces T'skrangs qui choisissent d'arborer les couleurs des Questeurs ont presque toujours Upandal, le Bâtisseur, comme préférence. La raison en est simple : c'est Upandal qui a offert aux T'skrangs les moteurs à vapeur qui propulsent nos navires.

DE LA VÉNÉRATION DES T'SKRANGS POUR LES CROYANCES ANCIENNES

Le concept d'*haropas* alloue une qualité toute particulière à la relation des T'skrangs avec les Passions. Mais au delà de ce respect éternel pour les pouvoirs du cœur, les T'skrangs gardent toujours en eux nue ancienne mythologie et une iconographie fondée sur les cinq éléments. Bien que les T'skrangs reconnaissent le culte des Passions comme la voie la plus directe et la plus significative, ces anciennes croyances refont surface de temps à autre à travers des jurons ou des superstitions, mais aussi dans d'étranges légendes qu'on ne raconte que tard dans la nuit.

Les T'skrangs considèrent qu'ils font partie des races les plus anciennes, au même titre que les Obsidiens, les Sylphelins, et les Dragons. Ils ont le plus grand respect pour ces trois autres races, et tout particulièrement pour les Dragons. Preuve de leur grande estime séculaire des Sylphelins, les T'skrangs bâtissent parfois leurs habitations aux abords de communautés sylphelines, là où la forêt borde le fleuve. Enfin, leur considération pour la dernière de ces trois races anciennes transparaît à travers la sagesse des *nialls* t'skrangs : celle-ci affirme qu'il n'est de meilleur compagnon d'aventures qu'un Obsidien.

Certains des plus anciens villages des abords du fleuve entretiennent de modestes sanctuaires disposés sur les berges, et qui protègent de larges empreintes de pas profondément inscrites dans la boue du Serpent. Ces endroits, nous les appelons les Temples du Fondateur, et nous entretenons une route traditionnelle de pèlerinage qui va du Lac Ban jusqu'à l'Aropagoï Syrtis, et qui relie vingt de ces lieux de culte. Ceux qui accomplissent ce pèlerinage se voient immédiatement accorder une audience auprès de la Shivalahala Syrtis, et si très peu de gens entreprennent le périple, il en est encore moins pour l'accomplir dans sa totalité. J'ai prévu pour ma part de réaliser ce voyage au cours des dernières années

de ma vie, car il y a des questions que je réserve à la Prophétesse avant d'emprunter mon dernier navire jusqu'à la mer.

Dans les régions boisées et reculées où les courants et les affluents de Shivoam sont toujours indomptés, des voyageurs occasionnels peuvent encore découvrir une temple ou un cairn, placés non loin de rapides ou d'une chute d'eau, et frappés des symboles de l'ancienne langue t'skrang. Ce sont d'anciennes références au pouvoir du chant de la rivière qui faisait naître la vie. Elles attirent des T'skrangs primitifs qui vivent dans ces jungles, et ils y déposent des offrandes ou y prient pour obtenir une meilleure fertilité au cours de la période de fécondité ou pour qu'un œuf parvienne à maturité. De temps en temps, les anciennes mythologies t'skrangs amènent même des T'skrangs modernes et civilisés à entonner des chansons dédiées à la rivière lorsqu'ils veillent sur les œufs des couvoirs.